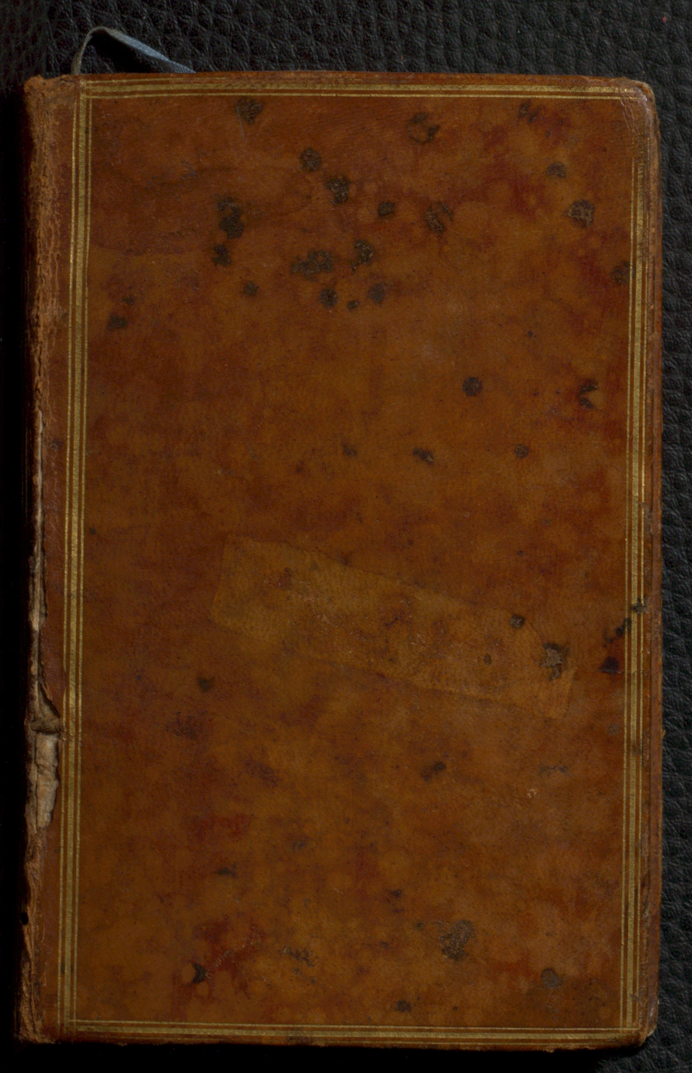
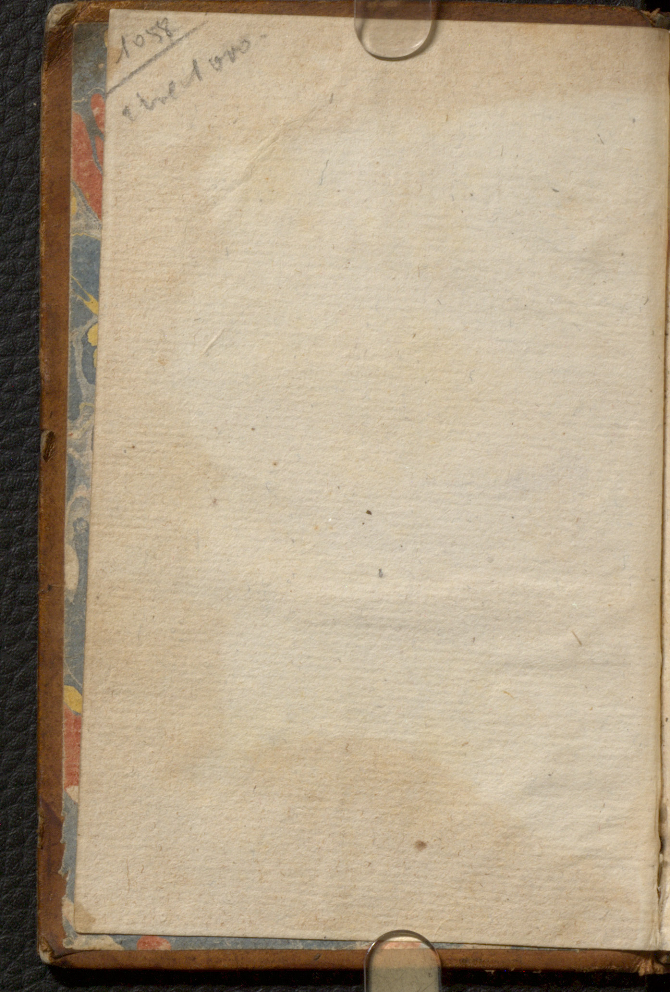
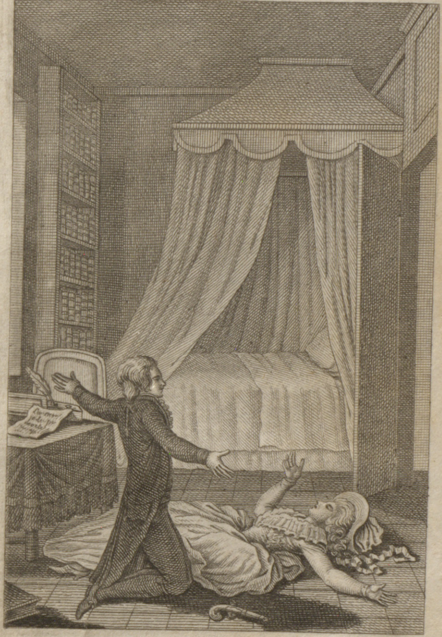



McGill
University Library
Special Collections




1058

ÉVELINA:



J'ai saisi son bras, et suis tombée moi-même sans connaissance.

ÉVELINA,

ROMAN

Nouvellement traduit et rédigé avec beaucoup de soin d'après l'Anglois de Miss Burney.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez Leprieur, Libraire, rue Savoie, No 12.

L'an IV de la République franç.

AVANT-PROPOS.

UN Auteur estimable prétend que c'est au succès d'*Evelina* que nous devons le roman de *Cécilia* : nous croyons aussi que ce n'est que sur la réputation de *Cécilia* qu'on a témoigné quelqu'empressement de connoître celui d'*Evelina*, qui languissoit dans les magasins des Libraires, soit que la traduction françoise en fût trop défectueuse, soit que le public commençât à dédaigner ce genre d'ouvrage.

Rien de plus attendrissant que le motif qui a déterminé l'Auteur à écrire ces deux romans, qu'on peut placer à côté des meilleurs qui aient paru dans ce siècle. L'anecdote qui y a donné lieu est trop intéressante

pour la passer sous silence, et voici ce qu'on vient d'en publier.

» Miss Burney, dont le nom mé-
» rite, à tant de titres, une hono-
» rable célébrité, n'avoit que 18
» ans, quand ses vertus développè-
» rent son génie, et lui firent pro-
» duire EVELINA, son premier essai
» en ce genre. Le docteur Burney,
» son père, étoit malade. Forcé de
» suspendre ses travaux et ses occu-
» pations, il cherchoit une distrac-
» tion salutaire dans la lecture des
» romans; mais il eut bientôt épuisé
» les bons ouvrages de ce genre, et
» les autres, peu propres à charmer
» son ennui, ne pouvoient parvenir
» à l'intéresser; il s'en plaignit de-
» vant sa fille. De ce moment, elle
» compta, parmi les soins que lui

» dictoit sa tendresse filiale, celui de
» se créer un talent qui pût servir à
» l'amusement de son père. Pour la
» première fois, elle partage son
» tems, et cache l'objet de ses oc-
» cupations solitaires. Ce change-
» ment dans sa conduite n'échappe
» pas à la tendresse paternelle. D'a-
» bord on le remarque ; bientôt on
» s'en inquiète : on examine, on
» observe de plus près ; mais déjà
» l'ouvrage étoit achevé. Elle court
» à son père ; elle lui offre, avec
» autant de joie que de candeur, un
» ouvrage qu'elle n'a fait que pour
» lui. Sans timidité comme sans or-
» gueil, nulle idée de gloire ni d'au-
» teur ne se mêle aux doux épan-
» chemens de la nature ; elle est
» loin de savoir qu'elle a fait un li-

» vre; elle n'a vu qu'une lecture » qui intéresseroit son père. On se » doute bien que le docteur Burney » ne pouvoit pas juger cet ouvrage. » Tout ce qu'il y trouvoit d'agréa- » ble, lui paroissoit l'illusion d'une » tendresse si bien méritée. Cepen- » dant l'intérêt, qui calcule et ne » s'attendrit pas, eut bientôt évalué » le profit que pouvoit procurer cet » acte de vertu. Le manuscrit fut » recherché; on l'imprima, et ce » roman a très-bien réussi ».

Comme on s'est apperçu que les moyens que miss Burney employoit dans ses deux romans étoient quelquefois ou trop répétés ou trop foibles, on a cru devoir en élaguer une partie, sans toucher au fond de ces deux ouvrages, c'est-à-dire, sans

nuire à l'action ni au développement des caractères, d'autant plus qu'il en est peu où les mœurs et la raison aient été plus respectées, et où l'on retrouve presque par-tout ce desir de plaire à ses lecteurs, besoin d'un esprit aimable et d'une ame délicate. On est seulement fâché de voir que miss Burney n'ait pu se déterminer à rejetter des idées superflues qui mettent une certaine langueur dans l'intérêt. Au reste, il peut fort bien se faire que ce soit la faute du traducteur, qui n'aura pas eu l'art de les revêtir d'expressions qui auroient pu les faire valoir, ou en faire disparoître l'inutilité.

Nous avons donc cru pouvoir rendre cet ouvrage infiniment plus agréable, en retranchant tout ce

qui nous a paru ne faire que des longueurs, des images trop familières ou rendues avec des expressions qui en déroboient la finesse. Ce n'est pas ainsi que l'on doit peindre les foiblesses et les erreurs humaines, sur-tout quand on s'attache à tracer le tableau de ces passions ardentes qu'on veut néanmoins faire excuser.

Cet ouvrage, entiérement corrigé d'après la traduction qui en a paru, et réduit aux deux tiers, ne peut manquer de plaire aux lecteurs délicats, puisqu'il a eu le bonheur de réussir avec tous ses défauts.

ROUSSEAU, de Toulouse.

ÉVELINA.

LETTRE PREMIÈRE.

Lady Howard à M. Villars.

JE viens, Monsieur, de recevoir une lettre de Mme Duval. Cette mère dénaturée de feu lady Belmont voudroit, ce semble, réparer sourdement les maux qu'elle a faits, et en même temps passer, aux yeux du public, pour en être innocente. Elle cherche à rejetter sur quelqu'autre des calamités dont elle est seule responsable; et qui pensez-vous qu'elle en accuse? Vous, mon digne ami, vous à qui elle a des obligations qu'il n'est pas en son pouvoir d'acquitter. Elle ose imputer à vos conseils les malheurs dont sa fille a été la victime. Jusqu'à présent, dit-elle, des affaires de famille l'ont retenue en France, et probablement elle n'en sortira plus. Elle n'a

donc rien épargné pour se procurer des informations certaines. Elle a su que lady Belmont avoit laissé une orpheline dont vous étiez chargé. Il ne tiendra qu'à vous de l'envoyer à Paris, où elle en prendra tout le soin convenable. Cette femme, n'en doutons pas, commence enfin à ouvrir les yeux sur l'indignité de sa conduite.

Ma fille Mirvan a desiré savoir de moi quel motif avoit pu l'engager à délaisser lady Belmont, au moment où sa protection lui étoit le plus nécessaire. Comme je n'ai eu jusqu'à présent que des lumières assez vagues sur tous ces événemens, je ne puis satisfaire sa curiosité, si vous n'avez la complaisance de venir à mon secours.

Quant à votre pupille, il ne m'appartient pas de vous proposer mon avis. Vous, le généreux protecteur de cette orpheline abandonnée, vous êtes

le meilleur et le seul juge du parti qu'elle doit prendre. Ce qui me tourmente le plus, c'est l'embarras que tout ceci va peut-être vous causer.

LETTRE II.

M. Villars à Lady Howard.

Vous n'avez que trop bien prévu, Madame, l'embarras où m'a jetté la lettre de Mme Duval. Je vous supplie de lui mander que je serois fâché de la désobliger en la moindre chose; mais que j'ai des raisons très-fortes, pour retenir ma pupille en Angleterre. Il en est une, entr'autres, que rien ne peut balancer : la dernière volonté de celle qui me l'a confiée. Vous ne serez point étonnée de mon refus. Sans éducation et sans principes, avec l'humeur intraitable et l'âpreté de mœurs que vous lui con-

noissez, Mme Duval ne convient à une jeune personne, ni à titre de société, ni à titre de surveillante.

Pour Madame votre fille, elle a droit de tout obtenir. Permettez seulement que j'abrége un récit dont les détails ne serviroient qu'à l'affliger, et qui réveille en moi des souvenirs déchirans.

Vous n'ignorez pas que, placé auprès de M. Evelyn en qualité de gouverneur, je l'accompagnai dans ses voyages. A peine de retour en Angleterre, il se laissa séduire par la beauté de Mme Duval, humble servante alors dans un cabaret. Il l'épousa, en dépit des conseils et des instances de tous ses amis. Peu de temps après, il quitta sa patrie, pour aller s'établir en France. Le repentir et la honte l'y suivirent. Il ne survécut que deux ans à cette malheureuse union. Avant que d'expirer, il m'écrivit en ces ter-

mes : *Mon ami, que l'humanité vous fasse oublier mes torts ! un père qui craint tout pour sa fille, la lègue à vos soins. O Villars ! écoutez-moi ! prenez pitié de moi.*

Il me laissoit, par son testament, mille livres sterling et la tutelle de sa fille, jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'âge de dix-huit ans ; mais il la rendoit entièrement dépendante de sa mère, quant à la fortune. Il vouloit assurer à Mme Evelyn le respect et les égards qu'elle pouvoit exiger de la part d'un enfant, et ne soupçonnoit pas qu'une mère fût capable de manquer d'affection et d'équité.

Miss Evelyn fut donc élevée sous ma direction ; d'autres vous parleront de ses vertus. Elle m'aimoit comme si j'eusse été son père, et je lui étois tendrement attaché. Aussi-tôt qu'elle eut dix-huit ans, sa mère, qui avoit

épousé M. Duval, la fit venir à Paris. Je me repens encore de ne l'y avoir pas accompagnée. Peut-être que mon appui l'eût sauvée des disgraces qui l'attendoient. Mme Duval s'employa vivement, ou, pour mieux dire, usa de tyrannie et de menaces, pour lui faire accepter un neveu de son mari. Elle s'y refusa constamment; et afin de se soustraire à des violences qu'elle n'osoit repousser, elle disposa en secret de sa main. Sir John Belmont s'étoit emparé de son cœur. Les richesses, le rang et les avantages personnels du Baronnet justifioient cette préférence; et il avoit su lui cacher jusqu'à quel point ses mœurs étoient dépravées. Il l'épousa, promit de la conduire en Angleterre et tint parole. Mais dès qu'il se vit frustré, par l'animosité des Duval, du surcroit de biens qu'il s'étoit promis, il fit brûler

l'acte de célébration de son mariage, et soutint qu'il n'avoit pris aucun engagement avec miss Evelyn.

Elle vint chercher près de moi des consolations et des secours. Avec quels transports, mêlés de tristesse et de joie, ne la revis-je pas! Nous tachâmes de rassembler des preuves de son mariage. Il ne s'en trouva point. Sa crédulité et sa bonne foi lui avoient fait négliger toutes les précautions, et le monstre triompha, sans qu'elle eût d'armes à lui opposer; d'un autre côté, sa mère fut impitoyable. Ses forces n'étoient pas proportionnées à tant de peines, et le même instant qui vit naître sa fille, termina sa vie et ses souffrances.

Vous voyez, Madame, tout ce que la situation de cette enfant a de cruel. Héritière unique d'un Baronet opulent, qu'elle n'a jamais vu, elle n'ose pas même prétendre à son nom. Il n'y

a pas la moindre apparence qu'il veuille jamais la reconnoître, et aussi long-temps qu'il persistera à désavouer son mariage, je ne souffrirai point qu'il lui accorde par faveur une portion de ses droits. Ce seroit acheter sa dot aux dépens de l'honneur de sa mère. »

Quant à l'héritage de M. Evelyn, M. et Mme Duval auront grand soin de se l'approprier; je n'en attends rien du tout. Ainsi toutes les espérances de cette enfant délaissée se réduisent aux faveurs de l'adoption et de l'amitié. Du moins tant que je respirerai, elle ne s'appercevra point de ce qui lui manque. Je l'ai chérie, soutenue depuis le berceau jusqu'à l'âge de seize ans. Elle a si bien récompensé ma tendresse et mes soins, que tous mes voeux sont désormais de la voir l'épouse d'un homme, qui rende justice à son mérite, et de mourir en-

tre ses bras, après avoir eu cette consolation.

LETTRE III,

Écrite plusieurs mois après la dernière.

Lady Howard à M. Villars.

Est-ce à moi de vous rappeller, mon cher ami, depuis combien de temps Howard-Grove est privé de vos visites? Vous n'ignorez pas l'estime et l'attachement qu'on a pour vous, et le plaisir qu'on auroit d'y recevoir votre aimable pupille; venez donc, que cette chère Evelina vienne passer quelques heureux jours avec ses amis et les vôtres; si toutefois votre santé ou l'intérêt de vos paroissiens ne vous permettent pas de quitter Berry-Hill, consentez, de grace, à vous séparer en notre faveur pendant un ou deux mois, de votre élève. Ma petite fille

brûle d'envie de se retrouver avec l'amie de son enfance, et moi, je désire vivement de prouver mes sentimens pour feue lady Belmont, en contribuant de mon mieux au bonheur de sa fille. C'est, je pense, la meilleure façon d'honorer sa mémoire, et je m'applaudis de suivre en cela votre exemple.

LETTRE IV.

M. Villars à Lady Howard.

MADAME, ce n'est pas dans l'unique vue de satisfaire mon goût pour la retraite, que j'ai tenu si longtemps mon élève loin de toute dissipation; je n'ai rien négligé pour la mettre en garde contre les illusions du plaisir et de l'orgueil, illusions que lui interdit absolument la médiocrité de sa fortune, et dont on n'est que trop sus-

ceptible à son âge. J'ai fait mon possible pour l'accoutumer à s'en défendre ; mais le temps approche où mes instructions doivent faire place aux leçons de l'expérience ; heureux si je l'ai mise en état d'observer avec fruit, de juger avec discernement ! Je puis me rendre au moins ce témoignage, que je n'ai rien oublié de ce qui pouvoit l'y conduire.

Maintenant donc que ma tâche est remplie, je me détermine volontiers à remettre Evelina sous votre protection, et je souhaite que vous la trouviez digne d'une partie des bontés que vous lui destinez ; ma santé, toujours foible, me retient ici, mais Madame Clinton l'accompagnera chez vous la semaine prochaine ; c'est une femme de mérite, ci-devant nourrice de ma pupille, et actuellement chargée du soin de ma maison.

LETTRE V.

Du même à la même.

MADAME, cette lettre vous sera remise par ma fille d'adoption et d'amour. Privée des plus doux liens de la nature, elle mérite de trouver des ressources dans le sein de l'amitié; je vous l'envoie innocente comme les anges, pure comme la lumière, et avec elle je vous envoie le cœur de votre ami, son unique espoir ici bas, l'objet de ses plus tendres soins. Pour elle seule, j'ai souhaité de vivre encore, et je mourrois avec joie, si ma mort pouvoit contribuer à son bonheur.

Elle a jusqu'ici porté le nom de miss Anvillé; je lui ai toujours laissé croire, et j'ai même répandu dans notre voisinage, que son père, un

de mes intimes amis, l'a confiée à ma tutelle; mais avant que de l'envoyer chez vous, il m'a paru nécessaire de lui révéler son illégitimité prétendue; je lui ai cependant caché sa famille et son nom, de peur qu'elle ne s'attirât des peines, en prenant conseil d'une curiosité indiscrette; j'ai seulement voulu épargner à sa délicatesse le chagrin d'apprendre ses malheurs, par quelque hasard imprévu, sans y être préparée. Daignez, Madame, ne pas trop présumer de cette enfant ingénue, elle ignore ce que c'est que le monde; et quoique j'aie fait l'impossible pour lui donner une bonne éducation, je n'ai pu suffire à tout dans le séjour isolé que j'habite; je l'abandonne à votre jugement et à votre indulgence, et vous supplie de me marquer avec franchise ce que vous penserez d'elle.

LETTRE VI.

Lady Howard à M. Villars.

LE ton de votre dernière lettre a diminué, en quelque sorte, le plaisir que j'ai eu de la recevoir des mains d'Evelina. Je crains que vous n'ayez trop à souffrir de votre complaisance, et, dans ce cas, je me reprocherois la vivacité avec laquelle je vous ai demandé votre pupille; mais songez qu'elle est à une très-petite distance de chez vous, et soyez sûr que je ne la retiendrai pas un instant au-delà du terme que vous fixerez.

Vous voulez savoir ce que j'en pense, c'est véritablement un ange; tout en elle s'accorde avec l'idée que je me formois d'une beauté parfaite, au point que, si j'avois ignoré de qui elle tient son éducation, j'aurois craint,

craint, d'après ce qu'on voit tous les jours, de la trouver médiocre en fait d'esprit.

Elle a hérité de la douceur, des graces naturelles qui distinguoient si avantageusement sa mère ; et quoique douée d'un jugement exquis et d'une grande pénétration, elle y joint un certain air d'inexpérience et d'ingénuité qui la rend on ne peut pas plus intéressante.

Au reste, l'envie d'obliger tout le monde et des manières infiniment prévenantes lui tiennent lieu de cette politesse que donne l'habitude de vivre en société. J'observe avec plaisir qu'elle s'attache de plus en plus à ma petite-fille ; si elle est tout-à-fait étrangère au mensonge et aux détours, celle-ci ne l'est pas moins à tout ce qui porte le nom d'amour-propre et de fantaisie ; elles se regardent déjà comme sœurs. L'égalité

de nos soins les confirmera dans cette idée, et nous jouirons, ainsi qu'elles-mêmes, des fruits de leur émulation.

LETTRE VII.

La même au même.

MON digne ami, ma fille vient d'être informée par une lettre du capitaine son mari, qu'il espère être à Londres dans les premiers jours de la semaine prochaine. Après en avoir vécu séparée depuis environ sept ans, elle n'a pu recevoir, sans beaucoup de joie, la nouvelle de son retour; elle ira, comme vous pensez bien, incessamment en ville à sa rencontre; elle y conduira miss Mirvan, et toutes deux souhaitent qu'Evelina soit de la partie; je n'ai rien voulu promettre, avant de m'assurer de votre consentement; je me suis seulement chargée

de vous dire qu'une semaine est tout ce qu'on demande. M. Mirvan n'aime pas assez la capitale pour y séjourner davantage ; ma petite-fille veut aussi que j'ajoute qu'elle désire avec tant d'ardeur la société de son amie, qu'un refus de votre part la priveroit de la moitié du plaisir qu'elle se promet.

Madame Mirvan a donné commission à un ami d'arrêter une maison pour elle ; la réponse ne tardera pas à venir, et, dans cet intervalle, j'attendrai votre décision : je ne veux rien vous cacher ; je ne vous garantit point que nos voyageuses mènent à Londres une vie retirée, et même cela n'est guères vraisemblable ; mais il ne peut être qu'avantageux à votre pupille de commencer à connoître le monde. Ne craignez point que Madame Duval vous reproche de l'avoir envoyée à Londres pour une partie

de plaisir, après la lui avoir refusée; elle n'a aucune correspondance en Angleterre; et supposé qu'elle vienne à être instruite de ce voyage, il n'est pas possible qu'elle en soit offensée dans une occasion aussi extraordinaire: n'appréhendez rien non plus de sir John Belmont; ce misérable est en France, d'où il ne reviendra que l'année prochaine.

Votre fille vous écrit elle-même; sa lettre fera plus que toutes nos sollicitations.

LETTRE VIII.

Evelina à M. Villars.

J'AI une grace à vous demander, mon très-cher Monsieur, et je ne sais de quelle façon m'y prendre; une prière suppose des besoins: m'en avez-vous jamais laissé? Je suis déjà

confuse d'avoir commencé cette lettre ; mais ces chères dames sont si pressantes ! elles vont à Londres ; elles m'iuvitent à partager leurs plaisirs, et j'avoue que ces plaisirs me tentent beaucoup, pourvu seulement que vous ne les désapprouviez pas. Certaine, comme je le suis, de votre bonté, de votre affection, de votre prudence, me seroit-il permis de souhaiter quelque chose sans votre agrément ? Décidez, je vous prie, et ne soyez point retenu par la crainte de m'affliger. Tant que je serai dans l'incertitude, j'espérerai peut-être ; mais dès que vous aurez prononcé, il ne m'en coûtera point d'obéir, malgré l'impossibilité de retrouver une occasion pareille.

LETTRE IX.

M. Villars à Evelina.

JE n'ai pas la force de résister à une sollicitation pressante, et je ne demande pas mieux que de contribuer à la satisfaction de mon Evelina : ainsi mon consentement vous est accordé. Partez, mon enfant : que le ciel soit votre guide ! Je le prierai nuit et jour de veiller sur vous, de tenir le vice éloigné de votre personne, comme il l'a été jusqu'ici de votre cœur ! Puisse-t-il enfin hâter votre retour, et ne pas me refuser la dernière consolotion que je lui demande, celle de fermer les yeux dans les bras d'une fille qui m'est si chère, et qui mérite si bien ma tendresse !

LETTRE X.

Evelina à M. Villars.

A PEINE étions-nous arrivées qu'il a fallu nous parer pour aller voir Garrick qui jouoit à Drury-lane ; m'en voici de retour, et je n'ai jamais eu tant de plaisir. C'est bien à juste titre que M. Garrick jouit d'une si grande réputation : quelle aisance dans ses mouvemens ! quelle vérité dans ses gestes ! quelle expression dans ses regards ! Je ne pouvois me persuader qu'il débitât son rôle de mémoire : chaque mot qu'il prononçoit avoit l'air dicté par l'impulsion du moment. Vous voyez que je me sens déjà de la contagion des villes, où l'on n'est pas plutôt arrivé qu'on prononce, qu'on tranche sur les objets même qui nous sont les moins

familiers ; sans cela on auroit un air campagnard, ce qui est le plus sot rôle qu'on puisse jouer dans ce monde, au dire de la bonne compagnie.

Je dois vous avouer que la magnificence des maisons et des rues de Londres ne remplit pas, à beaucoup près, l'idée que je m'en étois faite ; mais je vous proteste que vous seriez vous-même enchanté du spectacle, et je vais prier Madame Mirvan de nous y envoyer tous les jours ; elle me comble de témoignages d'amitié ; il est impossible d'être plus aimable et plus prévenante que Mary, sa charmante fille.

Tous les soirs, Monsieur, je me renfermerai de bonne heure dans mon appartement, afin de m'entretenir avec vous ; je vous rendrai compte des plaisirs et des sensations de ma journée ; vous en serez aussi bien instruit que si j'étois sous vos yeux ; et

cette portion de mon temps sera, n'en dotuez pas, la plus agréablement employée.

Dimanche.

Nous avons été ce matin à la chapelle de Portland; et après le service, nous nous sommes promenées dans le parc St James. Je m'attendois à le trouver plus beau; quoi qu'il en soit, tout le monde y paroissoit gai et content; les femmes étoient extrêmement parées; miss Mirvan et moi ne pouvions nous lasser d'avoir les yeux sur elles, et c'étoit toujours nouveau sujet d'admiration. Dimanche prochain, si nous sommes encore en ville, on nous menera aux jardins de Kensington, où l'on dit qu'il se rassemble une société plus choisie : on a de la peine à se le persuader, lorsqu'on s'est trouvé dans un cercle aussi brillant.

Nous sommes invitées, pour de-

main, à un bal particulier, qui se donne chez Madame Stanley, femme du bon ton et l'une des connoissances de Madame Mirvan; aurai-je bien le courage d'y paroître? Qu'en pensez-vous, Monsieur, vous qui me connoissez si bien?

LETTRE XI.

La même au même.

JE m'étois bien promis d'employer chaque soirée à vous rendre compte de ce qui me seroit arrivé pendant le jour; mais cet arrangement ne peut avoir lieu; les plaisirs de cette capitale sont poussés trop avant dans la nuit; je vais en récompense, vous consacrer ma matinée; celle d'hier se passa à courir les boutiques, pour acheter des étoffes, des bonnets, des gazes, des pompons, et toutes les

bagatelles nécessairez à notre métamorphose de provinciales en habitantes de Londres.

Après dîner, un coëffeur s'empara de ma tête ; il entortilla si bien ma chevelure, et la chargea tellement de coussins, de poudre et d'épingles, que je ne réussirai pas de sitôt à l'arranger moi-même ; vous ne m'auriez pas reconnue au sortir de ses mains ; il m'a donné une toute autre physionomie, et, à parler vrai, je ne crois pas avoir gagné au change. La soirée fut des plus extraordinaires ; comme nous étions invitées à un bal particulier, je comptois n'y trouver qu'une douzaine de personnes. Au lieu de cela, je suis tombée au milieu d'un demi-monde ; imaginez-vous deux grandes salles, remplies autant qu'elles pouvoient l'être ; dans l'une on avoit dressé des tables de jeu, l'autre étoit pour la danse. Ma mère, (car

Madame Mirvan me nomme toujours sa fille) nous dit qu'elle resteroit avec Mary et moi, jusqu'à ce que nous fussions pourvues de danseurs, et qu'ensuite elle iroit faire sa partie; car ici les mamans jouent tandis que les Demoiselles dansent; en arrivera ce qu'il pourra. Les hommes passoient et repassoient devant nous d'un air distrait et indifférent, et nous regardoient toutes l'une après l'autre comme si nous n'avions été là que pour attendre qu'ils nous honorassent de leur choix. J'étois piquée au point que je résolus de me passer de la danse, plutôt que d'accepter la main du premier venu qui daigneroit me l'offrir.

Un jeune homme qui nous avoit déjà fixées depuis quelque temps assez cavalièrement, s'avança vers moi sur la pointe du pied; un petit souris de commande et un ajustement de fat indiquoient

indiquoient assez qu'il cherchoit à s'attirer les yeux de l'assemblée, quelque laid qu'il fût d'ailleurs. Il se prosterna jusqu'à terre, et en me présentant la main avec un geste étudié, il me dit d'un ton de voix fort niais : *Est-il permis, Madame?* Puis il se tut un moment, et se mit en devoir de me prendre par la main. Je la retirai, et j'eus de la peine à m'empêcher de rire. *Vous voudrez bien, Madame,* continua-t-il en affectant de s'interrompre à tout moment, *m'accorder l'honneur & l'avantage,* — *si je n'ai pas le malheur d'arriver trop tard,* — *pour vous demander l'honneur & l'avantage.* — Et il voulut de nouveau s'emparer de ma main. Je baissai la tête ; je le priai de m'excuser, et je me tournai vers miss Mirvan, car je riois tout de bon. Il me demanda alors si quelqu'un, plus fortuné que

lui, l'avoit devancé ? Je lui répondis que non, et qu'apparemment je ne danserois pas du tout. Il me répliqua qu'il ne s'engageroit pas de son côté, dans l'espérance de me voir changer de résolution ; et, après avoir balbutié quelques propos ridicules, dans lesquels il mêla les mots de *chagrin* et de *malheur*, il s'éloigna en souriant toujours.

Pendant ce petit dialogue, miss Mirvan s'étoit entretenue avec la Dame du logis. Bientôt après un autre jeune homme d'environ vingt-cinq ans, mis avec élégance, quoique sans fatuité, et d'une très-belle figure, m'aborda poliment, et me pria de lui faire l'honneur de danser avec lui, si je n'étois pas encore engagée ; je fis la révérence en rougissant : je fus déconcertée par l'idée de danser avec un inconnu en présence de tant de

monde ; cependant la chose étoit inévitable, car j'eus beau promener mes regards dans la salle, je n'y rencontrai personne qui ne fût étranger pour moi. Je donnai donc la main à mon cavalier, et nous allâmes joindre les rangs. Mon danseur témoigna une grande envie de lier conversation avec moi ; mais je fus tellement intimidée, que je pouvois à peine proférer une parole ; et si je n'avois pas été honteuse de changer d'avis à chaque instant, je serois retournée à ma place, pour ne pas danser de toute la soirée. Il fut surpris de mon embarras qui n'étoit que trop visible. Je ne sais ce qu'il pensa de moi ; mais il ne me dit plus rien, et je n'eus pas la force de lui avouer que mon trouble venoit de ce que je n'étois pas accoutumée à danser dans une assemblée aussi nombreuse.

Peu de temps après, miss Mirvan vint se placer à côte de nous, et nous dire à l'oreille que mon cavalier étoit un homme de condition. Cette découverte ne servit qu'à augmenter mon désordre. « Combien il aura de re» gret, me disoi-je, d'avoir fait tom» ber son choix sur une petite cam» pagnarde, dénuée d'esprit et d'u» sage! «

Miss Mirvan s'apperçut que la contredanse qu'on avoit déjà annoncée étoit des plus difficiles, et pria son cavalier d'attendre la suivante : comme elle se retiroit, je voulus l'imiter; elle m'avertit qu'il falloit en prévenir mon danseur, qui s'étoit détourné afin de parler à quelqu'un : je n'osai pas lui adresser la parole; et nous etant glissés tous les trois hors des rangs, nous allâmes nous asseoir au bout de la salle : par malheur miss

Mirvan se laissa de nouveau entraîner.
» Ma chère, s'écria-t-elle après s'être
» levée, j'apperçois là-bas milord Or-
» ville votre cavalier, qui vous cher-
» che «. Je la suppliois de ne pas m'a-
bandonner, mais elle étoit déjà bien
loin : que pouvois-je alléguer pour
excuser mon impolitesse envers le
lord ? Il devoit me prendre pour une
imbécille ou pour une folle : ma con-
fusion étoit extrême. Elle redoubla,
quand je vis qu'il s'avançoit vers l'en-
droit où j'étois ; je ne me sentois pas
en état de l'attendre. Je me levai donc,
et me précipitai dans la salle du jeu,
bien résolue de passer le reste de la
soirée à côté de Madame Mirvan ;
mais avant que j'eusse pu la décou-
vrir, milord Orville me joignit. Il me
demanda si j'étois incommodée. Au
lieu de répondre, je baissois sotte-
ment la tête, et je fixois mon éven-

tail. Je me bornai à lui dire s'il n'avoit pas vu la jeune Dame avec laquelle j'étois.——» Non, mais ordonnez-vous que j'aille la chercher?---» Point du tout. Aurois-je l'avantage » de vous offrir quelques rafraichis-» semens? «——Je fis une inclination de tête sans le vouloir, et il partit comme un éclair.

Je commençois à me fâcher contre moi-même, et je me remis assez pour m'appercevoir de la ridicule figure que je faisois; mais j'étois trop hors de moi pour penser ou pour agir convenablement. Si le lord n'avoit été de retour dans un clin-d'œil, je me serois peut-être échappée une seconde fois. Il m'apporta un verre de limonade. Dès que je l'eus pris, il me dit qu'il se flattoit que je lui accorderois l'honneur de ma main pour la danse qu'on venoit de commencer. Le sou-

venir de la conduite puérile que j'avois tenue auparavant, fit renaître mes craintes. Il parut les deviner, et me supplia de reprendre ma place, si la danse ne m'amusoit pas. Je n'eus garde d'accepter la proposition, car je n'avois déja fait que trop de sottises; à peine, cependant, pouvois-je me soutenir sur mes jambes.

Préparée de la sorte, il est aisé de s'imaginer que je me tirai très-mal d'affaire. Je m'attendois à voir le Lord outré de la mauvaise étoile qui l'avoit guidé dans son choix; mais, à ma grande consolation, il n'eut point l'air mécontent; il m'avoit aidée et encouragée de son mieux : eussé-je été la première personne de l'assemblée, il n'auroit pu me traiter avec plus d'égards et de politesse. Après la danse, il me présenta un siége et resta debout près de moi : avec un

peu plus d'habileté, ou seulement de hardiesse, j'aurois pu lier une conversation très-intéressante. Je vis que la naissance du Lord étoit son moindre mérite, et qu'il se distinguoit bien davantage par son esprit et ses manières. Rien de plus juste et de plus saillant que ses remarques sur l'ensemble de notre société; mais toujours occupée du misérable rôle que j'avois joué devant un observateur si délicat, je l'écoutois à regret, dans un profond silence. Voyant que cet entretien ne faisoit pas fortune, il se mit à parler des assemblées publiques, des concerts, et ne tarda pas à s'appercevoir que je n'en avois aucune idée. Enfin, il laissa tomber la conversation, avec une adresse infinie, sur les agrémens et les occupations de la campagne. Pour le coup je ne devois plus douter que

son intention ne fût d'essayer s'il n'y avoit aucun moyen de me faire parler. Cette réflexion mit de nouveau mon esprit à la gêne, et je m'en tins aux monosyllabes. Au moment que j'y pensois le moins, ce même fat, qui m'avoit demandé la main précédemment pour danser, s'approcha avec un air d'importance ridicule; et, après deux ou trois grandes révérences, il dit : « Je vous de-
» mande pardon, Madame, —— et
» à vous aussi, Milord, —— de ce
» que j'interromps un entretien aussi
» agréable, —— pour rappeller à
» Madame les offres que j'ai eu l'hon-
» neur de lui faire tantôt, mais -- ».

Je partis à ce mot d'un grand éclat de rire. Figurez-vous d'un côté ce petit-maître avec son air présomptueux, une tabatière à la main, de l'autre la physionomie de milord Or-

ville, où se peignoit la plus extrême surprise; et je vous demande s'il y avoit moyen de tenir son sérieux?

Je riois pour la première fois depuis que miss Mirvan m'avoit quittée, et pendant ce temps j'avois été plus disposée à pleurer qu'à rire. Milord Orville me regarda avec attention: le petit-maître étoit furieux; il me dit d'un ton de suffisance: *Arrêtez, Madame, je vous prie, seulement un instant, je n'ai qu'un mot à vous dire. —— M'est-il permis de savoir par quel accident j'ai été privé de l'honneur de danser avec vous? —— Par quel accident! repris-je très-étonnée. —— Oui, Madame, et je prendrai la liberté de vous faire remarquer qu'il n'y a qu'un accident très-peu ordinaire qui puisse engager une Demoiselle de votre âge à commettre une impolitesse.*

Une idée confuse me passa alors par la tête, que je pouvois avoir blessé quelque usage reçu dans les grandes assemblées. Je demeurai interdite ; et tandis que cette idée me poursuivoit, milord Orville répondit avec chaleur : « Monsieur, cette » Dame n'est pas capable de mériter » un tel reproche ».

Cet homme insupportable (car, en vérité, je suis très-en colère contre lui) fit une profonde révérence, et avec son éternel sourire, il répliqua : *Milord, loin de faire un reproche à Madame, j'ai assez de discernement pour reconnoître le mérite supérieur qui vous a valu la préférence.* Il fit une profonde révérence, et s'en alla. Y eut-il jamais quelque chose d'aussi insolent ? Je mourois de honte. » Le fat ! s'écria milord Orville »; et moi, sans sa-

voir ce que je faisois, je me levai de ma chaise fort à la hâte : et en m'en allant je disois : » Où donc peut être » madame Mirvan ? on ne la voit » plus. Permettez, dit Milord, que j'aille m'en informer ». Je repris ma chaise, n'osant lever les yeux. Que devoit-il penser de moi, de toutes mes bévues, de cette préférence supposée ? Un moment après il vint me dire que madame Mirvan étoit au jeu, mais qu'elle seroit charmée de me voir. J'y allai ; je pris le seul siége qui étoit vacant, et milord Orville nous quitta à ma grande satisfaction. Je racontai mes désastres à madame Mirvan : elle eut la bonté de se faire des reproches de ne m'avoir pas mieux instruite ; mais elle m'avoit crue au fait de ces petits usages. Quoi qu'il en soit, il est à croire que notre homme s'en tiendra à sa belle

harangue, sans pousser son ressentiment plus loin.

Milord Orville ne fut pas long-temps absent. Il revint me prier à danser; j'y consentis de la meilleure grace qu'il me fut possible. J'avois eu le temps de me remettre, et j'étois décidée à faire un effort pour réparer mes premières sottises.

Il parla peu, et la danse fut bientôt finie; ainsi je n'eus pas l'occasion de remplir mon dessein. Je pensois d'abord que les peines inutiles qu'il avoit prises auparavant pouvoient l'avoir dégoûté; puis l'idée me vint que peut-être il auroit appris *qui j'étois*. Nouveau trouble de ma part; et, au lieu de faire parade de mon esprit, comme je me l'étois proposé, je retombai dans mon ancien état de stupidité. Ennuyée, honteuse et mortifiée, je demeurai tranquille jusqu'à

l'instant du départ, qui heureusement arriva bientôt. Lord Orville me présenta la main pour me conduire au carrosse ; et chemin faisant, il me remercia *de l'honneur que je lui faisois*. Oh ! qu'ils sont plaisans ces gens à la mode !

Que direz-vous, mon cher Monsieur, de cette soirée? Je n'ai pu vous épargner ces détails, qui sont tous nouveaux pour moi ; ce sont mes premiers chagrins : vous les partagerez, j'en suis bien sûre ; et puissai-je bientôt les oublier auprès de vous !

LETTRE XII.

La même au même.

Nous avons été mardi à l'opéra. Encore intriguée de la soirée du lundi, j'étois triste, ennuyée de Londres et

mal avec moi-même. Cependant je ne pus résister au charme de la musique, et mon chagrin se dissipa entièrement. Hier, madame Mirvan nous conduisit à Ranelagh. Cet endroit me parut délicieux ; il est illuminé avec tant de pompe, qu'au premier coup-d'œil, je crus être dans un palais de Fées. Je ne crois pas que leur baguette ait jamais produit quelque chose d'aussi éblouissant. J'étois à peine entrée que je distinguai milord Orville à quelques pas de nous : je perdis contenance, heureusement je n'en fus point apperçue. Après le thé, miss Mirvan et moi nous nous promenâmes seules ; nous le vîmes une seconde fois près de l'orchestre. Il me salua ; je lui rendis le salut, et je sentis que je rougissois. Nous jugeâmes à propos de nous retirer, il ne nous suivit point ; et lorsque nous

repassâmes devant l'orchestre, il avoit disparu. Nous le retrouvâmes plusieurs fois dans la soirée, mais sans qu'il cherchât à nous parler. J'avoue que je suis très-fâchée de la mauvaise opinion qu'il a prise de moi. Cet homme est si aimable, si honnête, qu'en vérité il est humiliant d'être mal dans son esprit. N'est-il pas juste d'ailleurs d'ambitionner l'estime des personnes à qui l'on ne peut refuser la sienne ? Mais de quoi vais-je vous entretenir ? Ces réflexions viennent trop tard, et je m'afflige en pure perte d'un malheur que mon imagination grossit peut-être à mes yeux, et que je ne serai jamais en état de réparer.

P. S. Le Capitaine arrive à l'instant. Son abord ne prévient pas en sa faveur. Il n'a rien de cette politesse obligeante qui distingue ici les hom-

mes de son rang. Mais, quoi qu'il ait le ton assez brusque et les manières un peu choquantes, sa réputation de franchise et de bravoure fait que l'on passe aisément là-dessus. Je partage d'autant plus volontiers la joie de son épouse et de sa fille, que son arrivée est l'époque où je dois me rapprocher de vous. Il a déjà déclaré lui-même qu'il ne vouloit pas faire un long séjour à Londres, et qu'il avoit besoin de respirer l'air de la campagne; ainsi vous pouvez regarder notre départ comme très-prochain.

LETTRE XIII.

La même au même.

Que je hais maintenant Londres, ses assemblées, ses prétendus plaisirs, et ses insoutenables petits-maîtres!

Vous vous doutez déjà que j'ai de nouvelles imprudences à vous avouer; que j'ai donné quelque preuve nouvelle de mon inexpérience. Vous ne vous trompez pas ; et ce qui m'afflige le plus, c'est qu'il est encore une fois question de milord Orville, c'est que bien loin de saisir les moyens de me justifier à ses yeux, j'ai augmenté les préjugés défavorables qu'il a dû se former, dès notre première entrevue, sur mon esprit et mon caractère.

Nous n'avions plus que deux jours à passer à Londres, et nous fîmes la partie d'aller au *Ridotto*. L'illumination étoit magnifique, la salle superbement décorée, la société nombreuse et choisie. A peine y fûmes-nous arrivées, que mes regards se portèrent, comme par instinct, sur un groupe d'hommes, au milieu desquels je reconnus milord Orville. Dès

ce moment je formai la résolution de ne pas danser, à moins que ce ne fût avec lui, et cela, dans la seule vue de réparer toutes mes inadvertances. Ma mauvaise étoile voulut qu'il ne nous apperçut pas. Un jeune homme d'une trentaine d'années, d'une figure et d'une taille peu communes, vint me prier de l'accepter pour mon danseur. Je ne trouvai d'autre expédient, pour m'en défaire, que de lui répondre que j'étois engagée avec un autre; mais au lieu de me quitter, comme je l'espérois, il resta près de moi, et me parlant avec autant de liberté que s'il m'avoit connue depuis longtemps, il m'importuna de questions ironiques sur mon cavalier, et de plaisanteries sur son peu d'empressement à venir profiter de l'honneur que j'avois bien voulu lui faire.

J'eus beau m'asseoir, me promener

de nouveau à côté de madame Mirvan. Cet homme insupportable ne cessa pas un moment de me suivre ; il paroissoit jouir de mon dépit et de mon embarras. Madame Mirvan que je n'osai mettre au fait, dans la crainte où j'étois que le Capitaine ne fît un éclat, surprise au dernier point de me voir en conversation avec un inconnu, ne tarda pas à remarquer la gêne où je me trouvois. Elle adressa la parole à mon persécuteur, et ne fit que hâter l'explication fatale. Ne sachant enfin que répondre à tous deux, sur mon cavalier supposé, je pris le parti de nommer milord Orville. Il n'étoit pas éloigné. Jugez de ma confusion, lorsque cet homme, destiné à être mon fléau, lui frappa sur l'épaule d'un air de connoissance, et s'excusa gaiment sur ce qu'il appelloit son usurpation.

Le Lord demeura stupéfait. Madame Mirvan me regardoit avec inquiétude. L'inconnu prit ma main, et la présentant au lord : *Jugez*, lui dit-il, *du regret que j'ai en vous cédant une aussi belle main*. Orville la baisa respectueusement ; et cherchant à lire dans mes yeux ce que tout cela signifioit, il vit que j'étois prête à m'évanouir de colère et de chagrin. Les forces me manquèrent tout-à-coup ; mes larmes coulèrent malgré moi. Qu'avez-vous, me dit madame Mirvan avec le plus tendre intérêt ? Oh! Madame, m'écriai-je, je ne connoissois pas Monsieur... Je voulois... j'ai osé... je... ce peu de mots fit deviner au Lord tout le reste. Il approcha un siége, et me dit à voix basse : Ne soyez pas inquiète, je vous supplie. Vous ferez toujours honneur à mon nom, toutes les fois que vous dai-

gnerez vous en servir. Cette politesse me soulagea un peu. Au nom du ciel ! dis-je à madame Mirvan, souffrez que je me retire. Il m'est impossible de rester davantage ici. Comme miss Mirvan étoit à une contredanse, on appella une chaise à porteurs, le Lord et l'inconnu m'accompagnèrent. Le premier m'offrit la main avec une complaisance que j'avois peu méritée. L'autre m'accabloit de ses excuses. J'aurois voulu faire les miennes à milord Orville, mais je ne trouvai point d'expressions. Il a fait demander ce matin de mes nouvelles, et sir Clément Willoughby (c'est le nom de mon persécuteur) a passé lui-même à notre demeure. J'ai refusé de descendre tant qu'a duré sa visite. Je me soucie fort peu du jugement qu'il aura porté de moi. Mais milord Orville ! s'il m'a pris d'abord pour une jeune

fille sans esprit, il doit m'accuser à présent de témérité et de présomption: et vous, mon cher et digne ami, que penserez-vous de votre Evelina ? Vous aurez besoin de toute votre indulgence pour excuser une pareille conduite.

Voici la dernière lettre que je vous écris de Londres. Notre départ est fixé à demain. Demain je quitterai cette grande ville où je suis si déplacée, sans la regretter le moins du monde, et en promettant de n'y jamais revenir. Que ne puis-je dès cet instant même retourner à Berry-Hill? ou plutôt, que n'y suis-je toujours restée !

LETTRE XIV.

La même au même.

O ! mon cher Monsieur, vous me croyez sans doute à Howard-Grove,

ou sur le point d'y retourner ; mais votre espérance, les desirs du Capitaine et les miens sont également trompés. Un accident non moins imprévu que désagréable a dérangé nos projets. Madame Duval est à Londres ; le hasard nous l'a fait rencontrer à la sortie d'un spectacle, où nous avions été pour la première fois.

Tandis que nous attendions notre voiture, une grande femme, déjà sur le retour, passa près de nous en s'écriant : » Mon Dieu ! que ferai-je ?
» Comment donc ! ce que vous ferez,
» lui dit le Capitaine. Hélas ! Monsieur, lui répondit-elle, je suis
» étrangère, j'ai perdu ma société,
» et je ne connois personne ». Il pleuvoit à verse. Elle étoit bien mise, et paroissoit tellement embarrassée que madame Mirvan fut touchée de sa situation. Le Capitaine hésita quelque

que temps à lui offrir une place dans notre voiture, cependant il s'y détermina, à la prière de son épouse. L'étrangere nous apprit, chemin faisant, qu'elle demeuroit dans la rue d'Oxford, qu'elle n'étoit en Angletetre que depuis deux jours, et qu'elle étoit venue au spectacle, accompagnée de deux Parisiens; que ces MM. l'avoient quittée au sortir de la comédie pour se procurer un remise, et que ne les ayant pas revus, elle craignoit qu'ils ne se fussent égarés.

Nous avions fait à peu près le tiers de la route, lorsqu'une d'entre nous s'avisa d'observer que les chevaux alloient bien lentement. « Patience, » dit le Capitaine, ils iront d'autant » plus vîte demain, quand ils nous » meneront à Howard-Grove ».

» A Howard-Grove, s'écria l'é-

» tragère ; et connoîtriez-vous lady » Howard ? » Madame Mirvan lui répondit qu'elle voyoit son gendre et sa fille. — Que je suis charmée de cette rencontre ! C'est uniquement pour la voir que j'ai fait le voyage d'Angleterre. « Mon nom » vous est sans doute familier. Je » m'appelle Duval ». Justeciel ! m'écriai-je involontairement, et je tombai évanouie entre les bras de madame Mirvan. On ne put cacher à ma grand-mère la cause de mon émotion subite. Elle me donna quelques secours ; mais vous seriez révolté d'apprendre comment elle parla de ces événemens malheureux dont vous m'avez informée avec tant de ménagement. Tous les malheurs, toutes les souffrances de ma mère se retracèrent vivement à mon souvenir. Ah ! mon cher Monsieur ! cette en-

trevue (une seule exceptée) est ce qui pouvoit jamais m'arriver de plus terrible et de plus affligeant.

Lorsque nous arrivâmes à son logis, elle me pria d'y monter avec elle, en ajoutant qu'elle se chargeoit de me procurer une chambre à coucher. Allarmée et tremblante, je me tournai vers madame Mirvan. Cette excellente femme prit d'abord mon parti : » Ma fille, dit-elle à madame Duval, ne sauroit quitter aussi brusquement sa jeune amie ; vous voudrez bien nous accorder quelque délai pour les préparer à cette séparation. « Excusez, Madame, répondit madame Duval, cette enfant ne sauroit appartenir à miss Mirvan d'aussi près qu'à moi ». N'importe, Madame, interrompit le Capitaine, Mademoiselle a été envoyée chez nous, et nous ne sommes pas les

maîtres, comme vous voyez, de vous la livrer »..... Je promis de lui rendre mes devoirs le lendemain à l'heure qu'elle jugeroit à propos. Après quelques contestations, elle m'invita à déjeûner, et nous retournâmes chez nous.

Quelle malheureuse aventure ! Je n'ai pas fermé les yeux de toute la nuit : mille fois j'ai souhaité d'être restée à Berry-Hill. Je ferai l'impossible pour hâter mon retour ; et une fois rendue à ce séjour d'une heureuse tranquillité, je ne l'abandonnerai plus pour tous les plaisirs de la terre.

Madame Mirvan a bien voulu m'accompagner ce matin chez madame Duval, qui m'a reçue avec toute la tendresse dont je la crois capable. Notre rencontre semble l'avoir beaucoup affectée ; mais j'ai été

saisie de crainte, lorsqu'elle nous a dit que le but de son voyage étoit de m'emmener en France ; que M. Duval, qu'elle appelle le plus méchant des maris, l'avoit empêchée d'exécuter ce dessein plutôt ; et que, veuve enfin depuis trois mois, elle s'étoit hâtée de venir me chercher. Mme Mirvan, presqu'aussi troublée que moi, ne lui faisoit que des réponses vagues; et je ne sais quelle auroit été la fin de cette visite, si le Capitaine n'étoit venu prendre son épouse. Il a exigé hautement que je retournasse avec eux. Mme Duval a paru choquée de son procédé, mais elle s'est appaisée, grace à Mme Mirvan, qui l'a invitée à venir passer la soirée chez nous. C'est avec beaucoup de répugnance que le Capitaine s'est prêté à différer son départ. Mais décemment je ne pouvois pas quitter Londres au mo-

ment où j'y avois rencontré Mme Duval; et y demeurer enle sous sa protection, c'est une idée que la bonté de Mme Mirvan a su prévenir. Ainsi il a fallu nous résoudre à passer encore une semaine en ville. J'attends vos conseils, et j'ose compter sur votre appui dans cette malheureuse conjoncture. Hélas! jamais je n'eus un si grand besoin de votre généreuse amitié.

LETTRE XV.

M. Villars à Evelina.

J'ATTENDOIS pour vous écrire, ma chère Evelina, la nouvelle de votre retour à Howard-Grove; mais ce que vous me mandez exige une prompte réponse.

L'arrivée de Mme Duval en An-

gleterre m'afflige et m'inquiète. Comme je vous ai plainte, mon enfant, en lisant le récit d'une rencontre aussi inattendue, et aussi peu souhaitée! je ne suis que trop bien informé de ses desseins, et j'ai prévu depuis bien des années, les contestations dont nous sommes menacés actuellement.

Cependant, ma chère, que tout ceci ne vous fasse pas perdre courage. Tant qu'il me restera un souffle de vie, il sera consacré à votre service, et je prendrai tous les arrangemens possibles pour établir solidement votre bonheur après ma mort. Ainsi reposez-vous sur ma tendresse, et ne vous livrez pas aux craintes que Mme Duval pourroit vous inspirer. Conduisez-vous envers elle avec le respect et tous les égards qui sont dûs à une aussi proche pa-

rente. Souvenez-vous qu'en oubliant son devoir, elle ne vous autorise pas à négliger le vôtre : plus vous serez frappée des défauts d'autrui, plus il faudra, ma chère, vous étudier à les éviter. Je vous recommande donc d'être sur vos gardes, pour que nul manque d'attention, nulle froideur ne lui fasse soupçonner l'indépendance que je vous assure ; et lorsqu'elle aura fixé le tems de son départ, fiez-vous à moi du soin de m'opposer à ses projets : je vous promets que vous ne la suivrez point.

Combien le genre de vie où vous êtes engagée doit vous sembler nouveau ! ... Ah ! mon enfant ! comme vous perdrez au change à votre retour ici ! Je tremble pour votre tranquillité future...Mais j'espère tout de l'excellence de votre cœur, et de la vivacité naturelle de votre caractère.

Je suppose que vous ne verrez plus ce sir Clément Willoughby. Sa fatuité, sa hardiesse m'ont excessivement choqué. Je suis touché jusqu'aux larmes de la conduite obligeante de milord Orville. J'ose croire néanmoins que, malgré sa complaisance, vous ne serez plus tentée de la mettre à l'épreuve.

Adieu, ma chère enfant ! Puissiez-vous ne jamais connoître l'infortune ! Puissiez-vous ne perdre jamais le contentement que donne l'innocence, ce sentiment qui fait votre propre bonheur, et qui contribue à la satisfaction de tous ceux qui vous aiment !

LETTRE XVI.

Évelina à M. Villars.

MADAME DUVAL arriva hier sur les cinq heures. Elle étoit accompagnée d'un François, qu'elle présenta sous le nom de M. Dubois. Mme Mirvan les reçut tous deux avec sa politesse ordinaire ; elle proposa d'aller à Ranelagh. Mme Duval accepta la partie avec plaisir. Bientôt après on vint nous annoncer sir Clément Willoughby. Il ne tarda pas à s'engager dans un entretien avec Mme Duval et le Capitaine sur les mœurs françoises. La conversation fut poussée avec chaleur : le Capitaine défendit la supériorité des Anglois à tous égards, et Mme Duval s'opiniâtra à leur disputer jusqu'aux moindres avantages : sir Clément employa à la fois les ar-

mes du raisonnement et du ridicule pour appuyer et pour renforcer tout ce qu'il plut au Capitaine d'avancer. Il remarquoit qu'en combattant Mme Duval, il ne manqueroit pas de gagner l'amitié du maître de la maison, et sa sagacité ne le servit que trop bien ; il eut bientôt lieu de se féliciter d'un succès complet. Mme Mirvan craignant l'issue d'une querelle aussi échauffée, essaya plusieurs fois de détourner la conversation ; et elle y auroit réussi peut-être sans l'entremise de sir Clément, qui, par son humeur satyrique et mordante, avoit entiérement captivé les bonnes graces du Capitaine. Mme Duval succomba sous les efforts réunis de ses deux adversaires ; elle trembloit de colère.

Mme Mirvan nous annonça enfin, à ma grande satisfaction, qu'il étoit

tems de partir. Sir Clément se leva pour prendre congé, mais le Capitaine le pria très-amicalement d'être des nôtres. Il répondit qu'il avoit déjà pris des engagemens, mais qu'il y renonçoit pour avoir le plaisir de rester avec nous. Il y avoit une foule prodigieuse, et sans les soins particuliers de sir Clément, nous aurions eu de la peine à nous procurer une loge, avant qu'une moitié des assistans se fût retirée. Lorsque nous fûmes placés, quelques Dames de la connoissance de Mme Mirvan s'arrêtèrent pour lui parler, et l'engagèrent à faire avec elles le tour de la salle. Elle nous quitta; mais jugez quelle fut ma surprise quand je la vis revenir accompagnée de lord Orville? Les Dames continuèrent leur promenade, et Mme Mirvan s'assit; elle invita assez légérement, mais

avec

avec politesse, le Lord à prendre le thé avec nous. Il accepta à ma grande confusion.

Cette apparition me déconcerta de nouveau, comme tout ce qui me rappelle le souvenir du malheureux *Ridotto* : d'ailleurs ma situation présente ajoutoit encore à mon embarras ; j'étois placée entre Mme Duval et sir Clément, qui, je crois, n'étoit pas plus édifié que moi de l'arrivée de lord Orville. Dès qu'il eut pris sa chaise, il se fit un silence général ; sa présence nous gêna tous, quoique par des motifs différens.

Ce fut Mme Duval qui rompit la première le silence, et ce fut pour reprendre sa dispute, qui continua sur le ton le plus aigre. Le lord évita de s'en mêler, et dès que nous eûmes pris le thé, Mme Mirvan, qui jouoit un personnage assez triste, nous pro-

posa de faire un tour dans la salle. Nous nous levâmes sur le champ, sa fille et moi. Milord Orville nous suivit, les autres demeurèrent. La conversation prit enfin un ton de politesse et de gaité. Je m'y serois intéressée avec plaisir, si j'avois pu oublier le *Ridotto*. Je savois que le Lord étoit en droit de me reprocher ma sottise; je brûlois d'envie de lui faire mes excuses, et il me fut impossible de prendre sur moi de lui parler d'une aventure dans laquelle je m'étois exposée avec tant d'imprudence; bien plus, j'osai à peine ouvrir la bouche pendant tout le temps de notre promenade. J'étois sûre qu'il avoit pris mauvaise opinion de moi; cette idée me poursuivoit sans cesse, et me faisoit craindre qu'il n'interprétât mal tout ce que j'aurois pu dire. Ainsi, au lieu de

mettre à profit une conversation qui, dans d'autres circonstances, m'auroit été infiniment agréable, je demeurai muette, triste et honteuse. Que d'embarras un seul faux pas ne m'a-t-il pas attirés? Si jamais je retombois dans la même faute, oh! je mériterois la plus sévère punition.

Nous fîmes trois ou quatre fois le tour de la salle, avant que le reste de notre société vînt nous joindre. Ils étoient toujours également querelleurs; ce qui engagea Mme Mirvan à se retirer sous prétexte d'être fatiguée. Elle en fit la proposition, qui fut unanimement acceptée. Milord Orville nous demanda nos ordres; mais nos cavaliers l'ayant remercié de ses offres, il se jetta dans une autre coterie, et nous partîmes, les femmes et M. Dubois, dans la voiture de Mme Mirvan, le

capitaine avec sir Clément Willoughby.

A peine étions-nous à trente pas de Ranelagh que la voiture se brisa, et nos voix se firent entendre toutes à la fois, A en juger par nos cris, je suis sûre qu'il n'y eut personne qui ne nous crut blessés à mort. Le cocher arrêta, les domestiques accoururent, et nous descendîmes tous sains et saufs. Il faisoit nuit, et il pleuvoit. Aussi tôt que j'eus mis pied à terre, je me sentis soulever par sir Clément Willoughby; il me demanda la permission de me secourir, et sans attendre ma réponse, il m'emporta dans ses bras à Ranelagh. Il s'informa avec beaucoup de soin si j'étois blessée. Je l'assurai que je ne m'étois pas fait le moindre mal, et je le priai de me quitter pour rejoindre le reste de notre société,

dont j'étois très-inquiète, puisque j'ignorois s'ils s'étoient tous tirés de cet événement aussi heureusement que moi. Il me dit qu'il se croyoit fort honoré de mes ordres, et qu'il couroit les exécuter; mais me voyant mouillée, il me pressa d'entrer dans une chambre chaude. Il n'écouta pas mes objections, et me força de le suivre dans un appartement, où nous trouvâmes un bon feu et quelques personnes qui attendoient leurs voitures. Je pris une chaise, et je le priai de nouveau de se retirer.

Il s'en alla en effet, mais il reparut presque aussi-tôt; il me dit qu'il pleuvoit à verse, et qu'il avoit ordonné à ses domestiqnes d'aller au secours des *Mirvans*, et de leur porter de mes nouvelles. J'étois très-fâchée de ce qu'il n'avoit pas pris cette peine lui-même, mais comme

je n'étois pas fort liée avec lui, je ne voulus pas lui en faire des reproches, ni l'engager, malgré lui, à cette complaisance. Il approcha sa chaise de la mienne, et m'ayant demandé une seconde fois comment je me portois, il ajouta à voix basse : » Miss Anville me pardonnera, si le » desir de me justifier me porte à » saisir cette occasion pour lui faire » mes excuses de la conduite extra» vagante que j'ai tenue au *Ridotto*. » Soyez persuadée, Miss, que j'en ai » un regret sincère, et s'il m'étoit » permis de vous avouer »...

Il s'arrêta. Je ne lui fis aucune réponse. Dans le moment même, son domestique ouvrit la porte, et j'eus le plaisir de revoir tous mes amis, sans qu'il leur fût arrivé rien de fâcheux. Ainsi nous en avons été quittes pour la peur ; et sir Clément

n'a pas eu beaucoup à s'applaudir du tête-à-tête que le hasard lui avoit procuré avec moi.

LETTRE XVII.

La même au même.

SIR Clément Villoughby vint nous rendre visite hier matin, et M. Mirvan le retint à dîner. Je passai la journée la plus désagréable. Je me rendis chez Mme Duval, comme je le lui avois promis, et je la trouvai prenant son déjeûner au lit.

Elle me retint pour la journée entière, qui étoit destinée, disoit-elle, à me faire faire la connoissance de plusieurs personnes de la famille. J'aurois voulu en être dispensée, mais il fallut céder malgré moi. Une bordée de questions de sa part, et les réponses qu'elle m'arracha, rem-

plirent tout le temps que nous fûmes seules. Sa curiosité étoit insatiable : elle vouloit être exactement instruite de chaque événement de ma vie, et elle me demanda des nouvelles détaillées de toutes les personnes avec lesquelles j'ai vécu. Elle eut la dureté de m'entretenir de la haine invétérée qu'elle nourrit contre l'unique bienfaiteur que sa fille et sa petite-fille ont trouvé dans leur misère. Son ingratitude excita ma plus vive indignation : j'étois sur le point de fuir sa présence et sa maison, si elle ne s'y fût opposée de la manière la plus décisive. Qu'est-ce donc, bon Dieu ! qui peut la porter à une injustice aussi criante? Elle me répéta plusieurs fois qu'elle se proposoit de m'emmener à Paris, d'autant plus que j'avois grand besoin d'une éducation françoise. Elle

regretta beaucoup que j'eusse été élevée à la campagne, où j'avois pris *un air maussade*. Elle me recommanda cependant d'avoir bon courage, parce qu'elle avoit connu plusieurs jeunes personnes, encore plus gauche que moi, qui, après un séjour de peu d'années chez l'étranger, s'étoient parfaitement bien formées. Les parens auxquels elle me fit l'honneur de me présenter, étoient M. Branghton, son fils et ses deux filles. Le père, qui est neveu de Mme Duval, peut avoir environ quarante ans. Il ne manque pas de bon sens; mais je le crois rempli de préjugés. Il n'a jamais quitté la capitale; et je lui suppose un grand fonds de mépris pour tous ceux qui ont vécu en province. Son fils m'a paru moins intelligent, quoique d'un caractère éveillé; mais sa gaité

ressemble à celle d'un écolier étourdi et tapageur. Il fait peu de cas de son père, à cause de son assiduité au travail et de sa passion pour l'argent ; je doute cependant qu'il ait assez de talens pour atteindre à une sphère plus élevée. Son principal amusement consiste à tourmenter et à ridiculiser ses sœurs, qui en revanche le méprisent souverainement. Miss Branghton l'aînée est d'une figure assez revenante, mais qui annonce de la fierté, de l'affectation et une humeur peu sociable. Elle hait Londres sans savoir pourquoi ; car il est aisé de voir qu'elle n'en est jamais sortie. Miss Polly Branghton peut passer pour jolie ; elle est d'une grande simplicité, légère, tout aussi ignorante que sa sœur, et malgré cela d'un bon naturel.

Ces bonnes gens eurent besoin

d'une grosse demi-heure pour se remettre des fatigues de leur course, qu'ils disoient avoit été des plus pénibles. Ils arrivoient à pied de Snow-Hill, où M. Branghton tient une boutique d'orfévrerie. La manière dont Mme Duval me fit faire la connoissance de cette famille eut de quoi me choquer extrêmement. Voici, dit-elle, mes amis, une parente à laquelle vous ne pensiez sûrement pas; cette enfant est la fille dont ma pauvre Caroline accoucha après s'être enfuie de chez moi. ——J'ai découvert seulement depuis peu son existence qu'on m'avoit tenue cachée, et jusqu'ici cette pauvre petite a été privée du seul appui qui lui restât au monde.

(*Miss Polly.*) Miss paroît avoir le cœur bien placé, et ne doit

point être victime de la désobéissance de sa mère.

(*Mme Duval.*) Aussi ne lui en veux-je pas le moindre mal ; et pour ce qui est de ma pauvre Caroline même, elle est beaucoup moins coupable qu'on ne le pense ; car je suis sûre qu'elle n'eût jamais déserté la maison paternelle, sans les mauvais conseils d'un certain vieux curé.

(*Miss Polly.*) Parlons d'autre chose, ma tante ; notre conversation semble affliger cette jeune demoiselle. On se jetta alors sur notre âge, sur nos tailles, nos ajustemens, les spectacles ; tous ces lieux communs furent rebattus avec la plus grande sagacité, et jusqu'à extinction de chaleur naturelle. Mais jugez de ma douleur, lorsque je

compris ensuite, par quelques paroles échappées à Mme Duval, qu'elle étoit occupée à instruire M. Branghton des détails les plus secrets de mes affaires. Ce récit attira la curiosité de l'aînée des demoiselles Branghton; la cadette et le fils restèrent avec moi, vraisemblablement pour me distraire. Miss Branghton revint aussi-tôt vers nous, en disant à sa sœur: Imagine-toi, Polly, Miss n'a jamais vu son père. Et comment cela, Miss, s'écria l'autre? n'étiez-vous pas tentée de le connoître? C'en étoit trop; je me levai promptement, et je sortis; les deux sœurs me suivirent, et tâchèrent de me consoler. Dès que je fus rentrée, Mme Duval me demanda ce que j'avois, pourquoi je l'avois quittée?

J'allois me retirer de nouveau, ne sachant que répondre. Cette femme

est insupportable ; elle me met d'abord dans les embarras les plus cruels, et puis elle est surprise de ma sensibilité. Le jeune Branghton, entr'autres questions spirituelles, me demanda si j'avois vu la tour, l'église de St Paul, l'opéra? Ses sœurs n'avoient aucune idée de ce spectacle, et l'on proposa d'y aller tous ensemble à la première occasion. Je me bornai à leur répondre que je n'étois point la maîtresse de mon temps, puisque je dépendois entièrement de Mme Mirvan, durant mon séjour à Londres. Je suis très-décidée à ne pas être de cette partie, s'il m'est possible de l'échapper.

Enfin je pris congé de Mme Duval ; elle me pria de revenir le lendemain : les Branghton m'invitèrent à aller les voir à Snow-Hill : ce qui, je suppose, n'arrivera pas de si-tôt ;

du moins je souhaite que notre liaison soit bientôt rompue. Si tous mes parens ressemblent à ceux qui m'ont été présentés hier, j'avoue que je ne me sens pas beaucoup d'empressement à briguer l'honneur de leur connoissance.

LETTRE XVIII.

La même au même.

J'ACHEVOIS à peine ma lettre de ce matin, que j'ai entendu frapper fortement à la porte ; je suis descendue, et devinez qui j'ai trouvé dans la salle des visites ? —— Milord Orville. Il étoit seul, car la famille ne s'étoit pas encore assemblée pour le déjeûné. Il s'est informé de ma santé, de celle de Madame et de miss Mirvan ; il venoit d'être instruit de l'accident qui nous étoit arrivé à

Ranelagh. Il m'en a témoigné son inquiétude dans les termes les plus polis, et il a regretté d'avoir manqué l'occasion de nous offrir ses services. Mais, a-t-il ajouté, sir Clément Willoughby, si je ne me trompe, a été plus heureux que moi. Je lui ai répondu qu'il avoit été avec le capitaine Mirvan. On m'avoit dit qu'il étoit de votre partie, Madame. J'espère que cet étourdi ne se sera pas vanté d'avoir borné ses secours *à moi seule.* Milord Orville a ajouté qu'il espéroit que cette fâcheuse aventure ne m'empêcheroit pas de continuer à embellir Ranelagh de ma présence? — Le temps de notre séjour à Londres est sur le point d'expirer, Milord. — Comment, Madame? comptez-vous nous quitter si vîte? — Oui, Milord, nous nous sommes déjà arrêtés plus

que nous ne pensions. —— Avez-vous donc un goût si décidé pour la campagne ? —— Nous n'avons fait le voyage que pour venir à la rencontre du capitaine Mirvan. —— Et miss Anville ne s'intéresse-t-elle pas un peu à tant de personnes qui seront affligées de son départ ? —— Milord, je suis sûre que vous ne vous imaginez pas. —— J'en demeurai là, et certes je ne savois pas ce que j'allois dire. Milord Orville s'est avancé vers moi ; et me prenant la main, il m'a dit : Je m'*imagine* qu'il suffit d'avoir vu une fois miss Anville pour en conserver un souvenir qui ne s'efface pas aisément. Un tel compliment, —— dans la bouche du Lord, m'a coupé la parole. J'ai senti que je changeois de visage, et j'ai baissé les yeux en silence. Cependant je n'ai pas tardé à me remettre, J'ai retiré

ma main, en lui disant que j'allois voir si Mme Mirvan étoit habillée. Toute la famille étoit sur l'escalier, et je suis rentrée avec eux pour déjeûner.

C'étoit là le moment de lui faire des excuses de ma conduite du *Ridotto*, et je suis fâchée de l'avoir laissé échapper : mais, à dire vrai, cette affaire ne m'est point revenue dans l'esprit pendant ce court tête-à-tête. Si cependant je retrouve jamais une occasion aussi favorable, je la mettrai sûrement à profit. L'idée de passer à ses yeux pour sotte ou pour présomptueuse me chagrine véritablement, et je me veux bien du mal d'y avoir donné lieu, en quelque façon, par ma propre faute.

Mais, que dites-vous, Monsieur, de ce compliment ? Ne vous paroît-il pas singulier ? Je ne m'y attendois

pas de sa part; —— la galanterie est apparemment commune à tous les hommes, quelles que soient d'ailleurs leurs bonnes qualités.

Notre déjeûné a été le plus délicieux de tous les repas que nous ayons faits ici depuis notre arrivée. La conversation du Lord est des plus agréables. Ses manières douces, polies et modestes inspirent la confiance, et lui assurent une estime générale. Loin de compter sur son mérite, il cherche toujours à plaire daas les sociétés; et quoique sûr d'un succès constant, il n'en tire pas la moindre vanité. Je voudrois, mon très-cher Monsieur, que vous fissiez sa connoissance; je suis persuadée que vous l'aimeriez. Il est le seul à Londres pour qui j'aie été tentée de faire un pareil souhait. Quelquefois je me représente que, lorsque l'âge

aura rallenti sa vivacité, et qu'il mènera une vie moins dissipée, alors il pourre bien ressembler à l'homme que j'aime et que j'honore le plus. Sa douceur actuelle, sa politesse, une modeste défiance de lui-même, semblent présager pour l'avenir cette même bienveillance, cette dignité et cette bonté de cœur que j'admire en vous. Mme Duval est venue dîner au logis, et nous l'avons menée à Drury-lane; elle m'a témoigné beaucoup d'affection, mais sans entrer dans aucun détail sur ses projets; ce qui n'a pas laissé que de me tranquilliser beaucoup. Veuille le ciel que votre repos ne souffre point de tout ceci!

LETTRE XIX.

La même au même.

LA journée d'hier fut si fertile en événemens, qu'elle rempliroit un volume. Dans l'après-dîné à Berry-Hill, je dirois presque *le soir*, car il étoit près de six heures, pendant que miss Mirvan et moi nous êtions occupées des soins de la toilette et du plaisir qui nous attendoit à l'opéra, nous entendîmes une voiture s'arrêter devant la porte. Nous crûmes d'abord que c'étoit sir Clément Willoughby, qui, avec son assiduité ordinaire, venoit pour nous accompagner à Hay-market; mais quelle fut notre surprise, lorsque nous vîmes entrer les deux Demoiselles Branghton! Elles s'avancèrent vers moi avec beaucoup de familiarité, en me

disant : *Bon jour, cousine, comment vous va? Oui-dà, nous vous attrapons devant le miroir! mon frère le saura, je vous en réponds.*

Miss Mirvan, qui ne les connoissoit point, et qui ne savoit que penser de cette apparition, marqua son étonnement d'un air tout-à-fait plaisant. L'aînée des Branghton m'annonça enfin le sujet de sa visite : elles venoient me chercher pour me conduire à l'opéra, et nous devions, en passant, aller prendre Mme Duval; je leur dis que j'avois fait la partie d'y aller avec Mme Mirvan. Elles m'offrirent alors de nous réunir tous ensemble : cette proposition me déconcerta; mais leur rusticité diminua la peine que je me faisois de refuser. Quand même j'aurois voulu les faire admettre dans notre partie, leur habillement me l'eût défendu;

et comme elles ne sembloient pas s'en douter, je me vis obligée de leur faire sentir mes raisons, avec tout le ménagement dont j'étois capable. Cette explication parut les chagriner : elles sortirent de fort mauvaise humeur, en disant qu'elles étoient fâchées de m'avoir dérangée, mais que je ferois bien d'être moins fière avec mes parens.

Quelque désagréable que me fût cette visite, je fus bien-aise d'en être débarrassée, et je n'y pensai plus. Bientôt après, sir Clément arriva, et nous descendîmes. Mme Mirvan fit servir le thé, et nous étions engagées dans une conversation assez animée, lorsqu'on vint annoncer Mme Duval. Elle avoit le visage en feu et ses yeux étinceloient de colère. Elle s'approcha de moi à grands pas : Oui-dà, miss, me dit-elle, vous re-

fusez de venir me voir. Et qui êtes-vous, s'il vous plaît, pour oser me désobéir ? J'étois hors de moi ; je ne répondis point : tout le monde étoit décontenancé ; il n'y eut que Mme Mirvan qui tint bon. Le Capitaine voulut prendre un ton d'autorité ; mais Mme Duval, sans faire attention à ce qu'il disoit, me signifia qu'il falloit la suivre, ou que je me repentirois toute ma vie de mon refus. En prononçant ces paroles elle s'élança hors de la chambre. Je fus saisie d'une frayeur mortelle, et je pensai tomber à la renverse : mon cœur n'est pas fait aux mauvais traitemens et aux menaces. Ne vous allarmez pas, mon amour, me dit Mme Mirvan : demeurez tranquille ; je vais trouver Mme Duval, et j'essayerai de lui faire entendre raison. Mary fit tout ce qu'elle put pour me consoler ;

consoler ; sir Clément s'intéressa également à ma situation d'une manière dont je lui sus gré. Mais les efforts de Mme Mirvan n'eurent pas de succès. Ma chère Evelina, me dit-elle en rentrant, Mme Duval est inflexible, rien ne peut la calmer. J'ai promis que vous l'accompagneriez un autre jour ; mais je crains que, si nous continuons à lui résister, elle n'en vienne à une rupture ouverte ; et c'est ce qu'il faut éviter. Je me décidai à la suivre : nous la trouvâmes dans la salle d'en bas ; elle m'adressa quelques mots piquans, et je montai avec elle dans un fiacre. Vous pensez bien que notre course ne fut pas des plus agréables : j'ignore qui de nous deux étoit la plus mécontente ; cependant Mme Duval se remit bientôt. Arrivées chez elle, nous trouvâmes les Branghton qui

nous attendoient. Les Demoiselles examinèrent fort attentivement ma parure, qui en effet quadroit mal avec la leur : je voulus me mettre au niveau de leurs ajustemens, et je demandai à emprunter un chapeau ou un bonnet. Il n'y eut pas moyen d'en avoir ; il fallut donc me résoudre à rester comme j'étois.

Si j'avois été d'une humeur moins chagrine, j'aurois trouvé de quoi rire en descendant de voiture : ils n'avoient aucune idée de tout ce qui a rapport à l'opéra. D'abord ils ignoroient par quelle porte il falloit entrer ; et nous rôdâmes pendant long-tems autour de l'édifice, sans savoir de quel côté nous tourner : ils ne jugèrent pas à propos de s'adresser à moi, quoique je fusse la seule personne de la partie qui eût été à ce spectacle. Ils auroient été

fâchés de paroître moins au fait des endroits publics de Londres que leur *cousine la villageoise*, comme il leur plaît de me nommer. Enfin, nous nous présentâmes au bureau où l'on délivre les billets. M. Branghton demanda pour quelle place on les distribuoit ? On nous répondit que c'étoit pour l'amphithéâtre. Il tira de sa bourse une guinée ; on lui donna deux billets. Il ouvrit de grands yeux : Que veulent dire ces deux billets ? dit-il au receveur ; il m'en faut davantage. Comment, Monsieur, repliqua celui-ci, ne savez-vous pas que le prix est d'une demi-guinée par personne ? Oh ! dans ce cas, nous nous passerons d'être assis dans l'amphithéâtre. Je crois aussi, reprit le receveur, que ces Dames seront mieux à la galerie. M. Branghton nous y conduisit

sur-le-champ. Quel est le prix des places, demanda-t-il à celui qui distribuoit les billets ? Comme à l'ordinaire, Monsieur, lui répondit-on. Changez-moi donc, dit Branghton en lui remettant sa guinée. Pour combien de personnes ? Pour six. Pour six ! mais vous ne me donnez pas assez. Pas assez ! combien vous faut-il donc ? est-ce aussi une demi-guinée par tête ? Non, Monsieur, cinq schellings seulement. M. Branghton empocha encore sa malheureuse pièce, protestant qu'il ne se laisseroit point écorcher de la sorte. Je proposai de retourner chez nous : Mme Duval s'y opposa. On nous conduisit enfin à une porte de la galerie, où l'on prit des billets. Mme Duval se plaignit amèrement de la mauvaise place qu'on nous avoit choisie; et en effet, elle n'avoit

pas tort; car nous étions à ce qu'on appelle *le paradis*.

Quelque regret que j'eusse de me trouver dans cette société, et quelque amer que fût le souvenir de celle que j'avois perdue, j'aurois oublié pourtant ma disgrace, si l'on m'avoit laissé écouter tranquillement l'opéra; mais l'impitoyable caquet des Branghton ne discontinua point, et je manquai nombre de beaux airs qui m'auroient fait un plaisir infini.

Un coup d'œil sur l'amphithéâtre augmenta mes regrets : milord Orville étoit à côté de Mme Mirvan; sir Clément avoit les yeux tournés vers la première galerie, où il me chercha probablement. J'aurois souhaité ne pas être apperçue; mais il me découvrit à la fin. Pendant le dernier ballet il vint à l'entrée de notre galerie. Dès qu'il fut à portée

de se faire entendre, il me demanda la permission de me rendre ses devoirs. Je lui proposai d'aller joindre Mme Mirvan; il s'y rendit avec empressement, et je me tournai vers Mme Duval, pour lui dire que leur compagnie étant si nombreuse, j'irois demander une place dans le carrosse de Mme Mirvan; et sans attendre sa réponse, je donnai ma main à sir Clément, et nous sortîmes de la galerie. Il parut extrêmement satisfait, et j'étois assez folle pour me réjouir moi-même d'avoir quitté une compagnie aussi maussade; mais quand nous fûmes descendus, je prévis qu'au milieu de la foule il seroit difficile de retrouver mes amies, et je commençois à avoir de l'inquiétude. Je priai mon conducteur de tâcher d'informer Mme Mirvan que j'avois quitté Mme Duval. Je crains

bien, me répondit-il, que la chose ne soit guères possible; mais je me charge, Madame, de vous ramener chez vous. Il donna en même tems ordre à son domestique de faire avancer la voiture. Je ne voulus point accepter cette offre, et je déclarai à sir Clément que je ne pensois point à m'en aller sans Mme Mirvan. Mais comment la trouver, me répondit-il? vous ne voudrez point entrer dans l'amphitéâtre; je ne puis y envoyer mon domestique, et il est impossible que je vous laisse seule ici pour y retourner moi-même. Ces raisons étoient sans replique, et il fallut bien m'en contenter: mais dès que j'eus le temps de me reconnoître un peu, je me décidai à ne point entrer dans sa voiture, et je lui dis que je préférois de rejoindre ma société. Il n'en voulut point entendre

parler, et il me supplia instamment de ne point retirer la confiance que je lui avois témoignée.

Pendant cet entretien, je vis milord Orville sur notre passage : dès qu'il m'apperçut, il quitta sa compagnie, et vint vers moi en me disant d'un air et d'un ton de surprise : *Bon Dieu ! n'est-ce pas miss Anville que je vois ?* Je sentis alors la sottise de ma démarche, et l'embarras de ma situation ; je me hâtai de lui dire en balbutiant, que j'attendois Mme Mirvan : mais j'appris, à ma grande confusion, qu'elle étoit déjà partie.

Je ne savois plus quel parti prendre ; l'idée de me mettre seule entre les mains de sir Clément en présence du Lord, m'étoit insupportable ; et, d'un autre côté, je ne pus me résoudre à rejoindre les Branghton ; je

demeurai indécise, et je m'écriai involontairement : *Juste ciel ! que dois-je faire ?*

De quoi, reprit sir Clément, vous inquiétez-vous, chère Miss ? vous serez chez vous aussi-tôt que Mme Mirvan.

Je ne répondis rien. Milord Orville m'offrit sa voiture : elle est ici, Madame, et mes gens sont prêts à recevoir les ordres que miss Anville voudra bien leur donner ; j'irai chez moi en chaise à porteurs, et je vous supplie. —— Je fus infiniment sensible à une offre si polie, faite avec tant de délicatesse : je l'eusse acceptée volontiers, mais je n'osois. Sir Clément ne laissa pas même achever le Lord ; il l'interrompit avec humeur, en disant : Milord, j'ai déjà fait avancer mon carrosse. Son domestique vint justement lui dire que

le cocher étoit à la porte. Il me pria de le suivre, et il se mit en devoir de prendre ma main. Je la retirai : de grace, lui dis-je, ne me forcez pas ; laissez-moi m'en aller en chaise à porteurs. Cela ne se peut pas, Madame, s'écria sir Clément : voulez-vous que je vous abandonne à des porteurs inconnus ? Que diroit Mme Mirvan ? —Venez, je vous supplie, vous serez rendue chez vous en cinq minutes. Je balançois encore. Avec quelle joie n'aurois-je pas voulu rejoindre Mme Duval et les Branghton, si ce n'eût été à cause de milord Orville ! Mais je me flatte qu'il a remarqué mon trouble, et qu'il me plaignoit ; car il m'a dit du ton de voix le plus doux : Il seroit superflu, Madame, d'offrir mes services en présence de sir Clément Willougby : mais ne doutez pas combien

je serois heureux si je pouvois vous être de la moindre utilité. Je le remerciai. Sir Clément me pressa instamment de partir. Dans ce moment de crise, l'opera finit; et le monde sortit en foule. J'entendis en même tems la voix de Mme Duval qui descendoit de la galerie. Si milord Orville avoit répété son offre, je l'aurois acceptée, malgré sir Clément; je n'avois plus un instant à perdre: Vîte, m'écriai-je, il faut que je parte. —— Je m'arrêtai là; mais sir Clément prit ma main, me fit monter dans sa voiture, s'y jetta lui-même, et cria au cocher: *Dans le Queenstreet.*

Milord Orville me salua en souriant, et me souhaita *le bon soir.* J'étois résolue de ne pas ouvrir la bouche pendant tout le chemin; mais sir Clément trouva bientôt le

moyen de me faire parler. Il débuta par me faire ses plaintes de la répugnance que j'avois eue de me confier à lui, et il en demanda les raisons. Faute d'avoir une meilleure réponse prête, je lui dis que j'avois craint de lui faire perdre son tems. Ah ! s'écria-t-il, en s'emparant de ma main, si vous saviez avec quel ravissement je vous consacrerois tous les momens de ma vie, vous ne m'offenseriez point par une telle excuse. Il continua dans ce beau style, sans que j'eusse le courage de lui répondre un seul mot ; j'essayai seulement de dégager ma main, qu'il serra malgré mes efforts entre les siennes. Un moment après, il me dit qu'il croyoit que le cocher s'étoit détourné de son chemin ; il appella son domestique, et lui donna des ordres, puis il reprit ses propos. Combien

de

de fois et avec quelle assiduité n'ai-je pas cherché l'occasion de vous parler sans témoin ! La fortune me favorise dans cet instant : permettez que je ne le laisse pas échapper ; permettez que je vous jure un amour éternel.

Cette déclaration inattendue étoit un coup de foudre pour moi. Je gardai un moment le silence ; et dès que je fus revenue de mon étonnement, je lui dis : Monsieur, si vous vous êtes proposé de me faire regretter d'avoir quitté imprudemment ma compagnie, vous réussissez à merveille. Cette réponse donna lieu à de nouvelles protestations, plus fortes que les premières ; et moi, sans y faire la moindre attention, je marquai ma surprise de ce que nous n'étions pas encore dans Queenstreet ; et je priai sir Clemens d'or-

donner au cocher de doubler le pas. Ce petit moment, le premier de mon bonheur, vous paroît-il déjà trop long ? Je commençois à craindre que le cocher ne se fût détourné du chemin par un ordre exprès, et cette idée me jetta dans de vives allarmes. Je baissai la glace, et je fis un effort pour ouvrir la portière dans l'intention de sauter dans la rue. Sir Clément me retint : Au nom du Ciel ! qu'allez-vous faire ? Je l'ignore moi-même, m'écriai-je toute essoufflée : mais je suis sûre que cet homme s'est égaré ; et si vous refusez de lui parler, je sors de la voiture dans le moment même. Vous m'effrayez : (il tenoit toujours mes deux mains) qu'avez-vous à craindre ? vous défiez-vous de mon honneur ? — Non, Monsieur, — du tout. Mais Mme Mirvan, comme elle s'inquiétera ! — Pourquoi ces allarmes, mon

très-cher ange ? Que craignez-vous ? — Ma vie vous est entiérement dévouée ; ma protection ne vous suffit-elle pas ? et en même tems il me baisa la main. Si votre intention, m'écriai-je, n'est pas de m'assassiner, laissez-moi descendre par pitié. Calmez-vous, me répondit-il, ma très-chère vie, je ferai tout ce que vous souhaiterez ; et il appella le cocher pour lui dire de faire diligence. Il se répandit ensuite en protestations d'honneur et en assurances de respect. Il me demanda pardon de m'avoir offensée, et il me conjura de ne pas prendre mauvaise opinion de lui. Je ne fis aucune réponse ; je le craignois trop pour lui faire des reproches, et j'étois trop fâchée pour lui parler avec bonté.

Nous avions traversé plusieurs rues, quand, saisie de frayeur, je l'entendis crier tout d'un coup au

cocher de faire halte : Miss Anville, me dit-il, vous voici à vingt pas de votre maison ; je ne saurois vous quitter avant que vous ayez eu la générosité de me pardonner ; promettez-moi de ne rien découvrir de ce qui s'est passé à Mme Mirvan. Je balançai entre la crainte et l'indignation. —— Ce silence affecté augmente le regret de vous avoir déplu, et me prouve le peu de fond que je puis faire sur la faveur que je vous demande. Eh bien ! je ne vous presserai pas davantage, et loin de vous extorquer votre promesse, je me remets entièrement à votre générosité. Cette conduite servit à m'adoucir ; il ne se fut pas plutôt apperçu de cet avantage, qu'il chercha à s'en prévaloir ; il se jetta à mes genoux, et il me fit ses excuses dans des termes si respectueux, qu'en vérité je ne pus m'empêcher de lui pardonner ; je rou-

gissois de le voir dans une posture si humiliante ; et pour terminer la scène, je lui promis encore de ne pas me plaindre de lui à Mme Mirvan. J'aurois dû peut-être ressentir avec plus de sévérité la conduite téméraire de sir Clément ; mais c'étoit par mon imprudence et mon orgueil que je m'étois exposée. J'aurai grand soin de ne plus me trouver seule avec lui.

Nous arrivâmes enfin à la porte de notre maison : miss Mirvan vint à ma rencontre ; elle fut suivie de milord Orville. Peignez-vous ma confusion. Milord m'avoit vue partir avec sir Clément ; il savoit combien de temps j'étois restée avec lui ; ce calcul me mettoit au désespoir, et je n'avois aucune raison à alléguer pour me justifier.

Toute la famille me fit l'accueil le plus gracieux ; le Lord leur avoit dit

que je n'étois plus avec Mme Duval, et ils étoient fort surpris de ce que je tardois tant à revenir. Sir Clément fit semblant de s'emporter, et leur dit que son cocher l'ayant mal compris, nous avoit conduit au bout de Piccadilly. Sans oser le contredire, je ne voulus pourtant pas appuyer un conte auquel je n'ajoutois aucune foi.

Milord Orville me félicita poliment de ce que les embarras de cette soirée s'étoient terminés aussi heureusement, et il ajouta qu'il n'avoit pu prendre sur lui de se retirer sans avoir de mes nouvelles. Il s'en alla bientôt avec sir Clément : dès qu'ils furent partis, Mme Mirvan me reprit avec beaucoup de douceur, de ce que j'avois quitté Mme Duval. Je lui promis d'être plus circonspecte à l'avenir, et assurément je tiendrai parole.

Je ne pus fermer l'œil de toute la nuit. Qui sait si Milord Orville ne s'imagine pas que mon entrevue avec sir Clément dans la galerie étoit un projet concerté ? qui sait s'il ne me soupçonne pas d'avoir donné les mains à cette longue promenade nocturne ? Si du moins j'avois paru mécontente de la prétendue bévue du cocher !

Mais que dire de son attention à venir encore demander ce soir de mes nouvelles ? Si j'y entrevois un peu de défiance, elle ne prouve pas moins quelques inquiétudes de sa part ; en effet, miss Mirvan m'a dit qu'il avoit été inquiet de ce que je tardois tant à arriver, qu'il s'en étoit même impatienté : si ce n'étoit pas trop me flatter, je croirois presque qu'il a deviné les desseins de sir Clément, et qu'il étoit en peine pour moi.

Quelle longue lettre ! j'espère cependant que ce sera une des dernières que je vous écrirai de Londres ; car j'ai entendu dire ce matin au Capitaine que nous partirions mardi prochain. Mme Duval sera informée de cet arrangement dès aujourd'hui ; elle vient dîner avec nous. Vraisemblablement j'essuierai toute sa mauvaise humeur ; je m'y soumettrai patiemment, puisque je l'ai méritée. Adieu, mon très-cher Monsieur ; si cette lettre encouroit votre censure, je me repentirois bien plus encore de la conduite imprudente dont je vous ai fait l'aveu.

LETTRE XX.

La même au même.

MADAME Duval, comme je l'avois prévu, étoit hier fort en colère contre moi ; elle m'a grondée, pen-

dant deux heures, de ce que je m'étois avisée de la quitter, sans attendre sa réponse ; elle m'a menacée de ne plus paroître avec moi en public, si je retombois encore dans la même faute. Sir Clément lui a également déplu, parce qu'il ne lui a point adressé la parole, et que d'ailleurs il la contrecarre toujours dans ses disputes avec le Capitaine. Celui-ci croit de son honneur d'épouser la querelle de son ami, et là-dessus il se forme une contestation dans un style qui n'est pas celui du beau monde.

Après le dîné Mme Mirvan fit tourner la conversation sur notre prochain départ de Londres. Cette ouverture amena une scene des plus désagréables. Mme Duval vouloit absolument que je restasse avec elle en ville ; mais Mme Mirvan lui fit sentir qu'étant venue chez lady Howard, d'où je ne m'étois absentée

que pour quelques jours, je devois y retourner de toute nécessité. J'espérois que Mme Mirvan gagneroit Mme Duval à force d'honnêteté et de douceur; mais la vivacité du Capitaine a gâté tout. Il l'a irritée si fort, qu'elle a fini par jurer qu'elle plaideroit plutôt que de se séparer de moi.

Le résultat de cette conversation a été que, pour applanir toutes les difficultés, elle seroit du voyage d'Howard-Grove; nous nous y rendrons décidément mercredi prochain. Mme Mirvan écrit actuellement à lady Howard pour la préparer à l'arrivée inattendue de notre compagne de voyage; sans cette précaution, l'apparition de Mme Duval pourroit bien exciter une surprise peu agréable.

Je ne saurois assez me louer de cette chère Mme Mirvan; elle s'étudie sans cesse à me rendre heureuse.

Nous allons ce soir au Panthéon ; c'est notre dernière partie de plaisir à Londres.

P. S. Dans ce moment, je reçois votre lettre pleine de bonté. Si la première semaine de notre séjour à Londres vous a paru dissipée, que sera-ce de celle-ci ? En attendant, le Panthéon de ce soir sera probablement la clôture de nos amusemens publics.

Quoique je n'aie jamais douté de votre appui contre les violences de Mme Duval, les assurances réitérées que vous m'en donnez, n'exigent pas moins toute ma reconnoissance. Accoutumée à être l'enfant chérie de votre maison, l'objet heureux de vos bontés, comment aurois-je pu me résoudre à devenir l'esclave des caprices tyranniques de cette femme ? —— Pardon ! si je me sers de quelques expressions trop fortes : mais

l'idée de passer ma vie avec Mme Duval, et le parallèle qui en résulte, effacent d'un seul trait tous les sentimens que je puis lui devoir.

Vous me dites, Monsieur, que vous êtes mécontent de sir Clément; je suppose que sa conduite, au sortir de l'opéra, ne vous aura pas réconcilié avec lui : plus j'y réfléchis, et plus j'en suis fâchée. J'étois entièrement en son pouvoir, et il a eu le plus grand tort d'abuser si cruellement de mon embarras. Ah! si je pouvois mériter, mon cher Monsieur, les vœux et les prières que vous faites pour moi, tous les desirs de mon cœur seroient remplis! Je tremble qu'à présent, que je ne suis pas à portée de recevoir vos sages lumières, vous ne me trouviez plus foible et plus imparfaite que vous ne le pensiez.

LETTRE XXI.

La même au même.

JE me sens aujourd'hui un fond de mélancolie, à laquelle je ne suis pas accoutumée. Le moment approche où nous allons qnitter Londres, et déjà nons sommes occupés des préparatifs du voyage. Cette lettre terminera donc le récit de mes aventures dans la capitale. Nous nous sommes rendus au Panthéon vers les hnit heures. J'ai été frappée de la beauté de l'édifice. Il ressemble plus à une église qn'à un endroit destiné aux plaisirs. Charmée de la magnificence de la salle, je n'y ai retrouvé ni la gaité, ni la frivolité de Ranelagh; je dirai plutôt qu'il a quelque chose de solemnel qui dispose au respect: mais peut-être pourtant ne

produit-il cet effet que sur un novice comme moi.

Notre compagnie étoit composée du Capitaine, de Mme et de miss Mirvan. Mme Duval a passé la journée dans la Cité, et je n'en ai pas été fâchée.

L'assemblée étoit nombreuse. La première personne que nous vîmes fut sir Clément Willoughby. Il nous joignit avec sa familiarité ordinaire, et il ne nous quitta plus de la soirée. Sa présence m'embarrassoit ; je ne pouvois le regarder ni l'entendre parler sans me rappeller l'aventure du carrosse ; mais, à ma grande surprise, il ne parut nullement déconcerté. Cette effronterie me fit regretter la facilité avec laquelle je lui avois pardonné ; un peu plus de rigueur auroit servi du moins à le rendre plus circonspect. On exécuta, au milieu d'un bourdonnement per-

pétuel, un très-bon concert. J'ai trouvé en général peu de tranquillité dans tous ceux auxquels j'ai assisté. Tout le monde admire la musique, et personne ne l'écoute.

Nous ne vîmes milord Orville que dans la salle à thé, qui est dans un vaste souterrein. Il vint auprès de nous; j'aurois voulu savoir quelle impression il avoit conservée de ma dernière étourderie; mais je n'eus pas une seule fois occasion de parler sans être entendue de sir Clément. Celui-ci se montra extrêmement officieux, et à chaque parole que je disois, il s'inclinoit vers moi avec autant d'empressement que si je m'étois adressée à lui en particulier: ce n'étoit pourtant pas mon intention; car, loin d'entrer en conversation avec lui, je ne daignai pas le regarder.

Mme Mirvan, sans être instruite

de l'aventure de l'Opéra, désapprouv: d'ailleurs la trop grande assiduité de sir Clément : elle m'a fait observer qu'il est indécent qu'une jeune Demoiselle paroisse si souvent en public avec le même cavalier ; et je suis persuadée qu'elle en parleroit au Capitaine, si notre séjour à Londres étoit de quelque durée. C'est toujours lui qui introduit sir Clément dans nos parties ; ses airs de familiarité ne suffiroient pas pour l'y faire admettre..

Pendant le thé, la conversation roula sur le temps, les modes, les endroits publics, et tout ce qui échappa au Lord sur ces divers objets, acheva de me convaincre qu'il joignoit un goût exquis à un esprit infiniment cultivé.

Mme Mirvan lui dit que nous allions à la campagne, et que vraisemblement ce seroit pour y fixer notre

séjour. Cette ouverture parut lui faire de la peine ; il nous témoigna ses regrets, dans des termes si polis, si flatteurs, si sérieux, que j'en fus presque chagrine moi-même. Si je partois directement pour Berry-Hill, je suis sûre que je ne sentirois que de la joie ; mais avec Mme Duval, quel plaisir puis-je me promettre à Howard-Grove ! Sir Clément essaya plusieurs fois de me parler à l'oreille, m'assurant combien il souffroit de mon départ, et combien j'emportois ses regrets ; mais j'étois mal disposée, et ne lui répondois pas : en attendant, il s'est si bien insinué dans l'esprit du Capitaine, que celui-ci l'a prié de venir nous voir à Howard-Grove. Cette invitation a déridé sa phisionomie, et dans le même moment milord Orville s'est retiré. Sans doute il a dû être choqué d'une distinction aussi impolie et aussi

ridicule. Il étoit mal-honnête d'inviter sir Clément en sa présence sans lui faire la même politesse. Il aura également remarqué l'assiduité de sir Clément à me faire sa cour ; et d'après les civilités déplacées du Capitaine, il doit supposer que ce soupirant est écouté favorablement. Cette idée me tourmente, et j'ai beau faire, elle revient toujours.

Adieu, mon très-cher Monsieur, je vous supplie de m'écrire incessamment. Pardonnez toutes les inepties que je vous ai racontées, toutes les fautes dont je vous ai fait l'aveu ; et daignez toujours être le père et l'ami de votre

EVELINA.

LETTRE XXII.

M. Villars à Evelina.

JE rends graces au ciel de ce que je puis derechef vous adresser mes lettres à Howard-Grove. Ah ! ma chère Evelina, si vous saviez combien mon cœur a été à la torture pendant votre séjour à Londres ! Toujours flottant entre l'espérance et la crainte, j'ai suivi votre journal avec l'attention la plus scrupuleuse. J'augure mal de sir Clément Willoughby ; je le regarde comme un homme artificieux et entreprenant : sa prétendue passion pour vous n'est fondée ni sur la franchise ni sur l'honnêteté ; la manière dont il s'y est pris, et les occasions qu'il a choisies pour vous entretenir, approchent de l'insulte. Quel bonheur, mon enfant ! que vous ayez échappé au danger qui

vous menaçoit avec lui ! Je vous épargnerai mes reproches ; mais il y avoit de l'imprudence à vous confier à un homme que vous connoissiez si peu, et dont la légéreté devoit vous inspirer de la défiance. Heureusement il semble n'avoir fait aucun progrès dans vos bonnes graces : un peu de précaution et de prudence suffira pour vous mettre à couvert des desseins que je lui suppose.

Milord Orville me paroît bien différent. Sa conduite envers vous et sa démarche à l'Opéra, me donnent une idée avantageuse de son esprit et de son cœur. Sans doute il savoit quels risques vous couriez entre les mains de ce sir Clément, et il agit en homme d'honneur, en informant tout de suite la famille Mirvan de votre situation. Peu de jeunes gens auroient pris le même intérêt à votre sûreté ; la plupart

eussent préféré, par une délicatesse mal entendue, de laisser une jeune innocente à la merci d'un ami libertin, plutôt que de s'exposer à se brouiller avec lui en lui arrachant sa proie.

J'ai prévu que vous auriez de la peine à quitter Londres; je voudrois cependant que vous en fussiez moins affectée. J'ai craint d'avance que vous ne prissiez du goût à une vie dissipée; c'est ce qui m'a fait regretter souvent d'avoir donné à ce voyage un consentement que je n'avois pas la force de vous refuser.

Hélas! mon enfant, l'ingénuité de votre caractère et la simplicité de votre éducation, sont peu faites pour la route épineuse du grand monde. L'obscurité qui reste encore répandue sur votre naissance, vous expose à mille aventures désagréables. De tout temps mes projets et mes espérances

pour votre condition future se sont bornés à la campagne. Si Evelina veut se contenter d'une vie retirée, je suis sûre qu'elle fera toujours l'ornement de son voisinage, l'orgueil et les délices de sa famille ; elle sera aimée dans le cercle étroit des sociétés qui conviendront à son état ; elle choisira des occupations utiles et innocentes, qui lui assureront l'affection de ses amis et le suffrage de son propre cœur.

Telles ont été, et telles sont encore mes espérances : ne les trompez pas, ma chère enfant, et marquez-moi bientôt que quinze jours passés à Londres n'ont pas anéanti l'ouvrage de dix-sept années.

LETTRE XXIII.

Evelina à M. Villars.

NON, mon cher Monsieur, l'ouvrage de tant d'années n'a pas été détruit ; il subsiste toujours tel qu'il étoit ; et j'espère que quinze jours passés à Londres ne m'auront pas rendue indigne de vos soins paternels. Cependant, je dois l'avouer, je ne suis plus aussi heureuse que je l'étois avant mon départ pour la capitale : mais ce n'est pas moi qui ai changé, c'est l'endroit de notre séjour. Depuis l'arrivée du Capitaine et de Mme Duval, Howard-Grove n'est plus ce qu'il étoit ; l'harmonie qui y regnoit est troublée, nos projets sont renversés, notre manière de vivre altérée, tous nos plaisirs détruits. Mais ne croyez pas, Monsieur, que ce soit Londres qui a

causé tant de ravages : non, avec des hôtes tels que ceux que nous avons amenés, ce changement étoit inévitable.

J'étois sûre que vous seriez mécontent de sir Clément Willoughby, et je ne m'étonne nullement de ce que vous en dites : mais, quant à milord Orville, je craignois bien que la foible esquisse que j'en ai tracée ne suffît pas pour vous donner une assez haute idée de son mérite : je suis ravie cependant d'avoir réussi à lui concilier votre amitié. Ah ! si j'avois pu rendre justice à toutes ses bonnes qualités ! —— si j'avois pu vous le représenter tel qu'il paroît *à mes yeux !* ——combien vous lui accorderiez d'estime !

Adieu, mon cher Monsieur, j'espère que vous aurez eu la bonté, sans que je vous en aie prié jusqu'ici, de me rappeler au souvenir de tous ceux qui demandent de mes nouvelles.

LETTRE XXIV.

Evelina à M. Villars.

JE vous écris, mon cher Monsieur, dans la plus grande agitation ; Madame Duval vient de me faire une proposition qui me met dans une frayeur mortelle : vous la trouverez vous-même aussi inattendue que révoltante.

Après avoir passé quelques heures de cette après-dînée à lire des lettres qu'elle a reçues de Londres, elle m'a fait prier d'aller la trouver dans sa chambre. Je m'y suis rendue aussitôt, et l'ai trouvée de fort bonne humeur. Approchez, m'a-t-elle dit, mon enfant ; j'ai d'excellentes nouvelles à vous apprendre ; vous en serez étonnée, ravie, je gage ; car vous n'en avez aucune idée.

Je l'ai priée de vouloir bien s'expliquer, et alors elle s'est donné pleine carrière. Elle étoit fâchée, disoit-elle, qu'on eût fait de moi une misérable villageoise, tandis que j'étois destinée à être une grande et belle Dame : qu'elle avoit déjà eu souvent à rougir de moi, quoique pourtant la faute ne fût pas de mon côté, et qu'on ne pouvoit guères attendre mieux d'une fille qui avoit été claquemurée toute sa vie : qu'en attendant, elle avoit formé un projet qui feroit de moi une toute autre créature. J'attendois avec impatience à quoi mèneroit ce préambule : mais quelle a été mon épouvante lorsqu'elle m'a informée que son intention étoit de faire valoir mes droits en justice, et de réclamer les biens de ma famille ! Il seroit difficile de vous peindre ma consternation ;

j'étois hors d'état de proférer une seule parole.

Elle s'est étendue fort au long sur les avantages qui me reviendroient de l'exécution de ce plan ; elle a parlé avec enthousiasme de mes grandeurs futures, en me faisant sentir combien je pourrois mépriser alors toutes les personnes avec lesquelles j'ai été accoutumée à vivre jusques ici. Elle m'a prédit les partis les plus brillans et des alliances avec les premières familles du royaume ; enfin, elle a observé qu'il me falloit passer quelques mois à Paris pour y achever mon éducation. Au milieu de cet entretien on est venu nous appeller pour prendre le thé. Mme Duval étoit dans la joie de son cœur, et moi je n'ai pas été la maîtresse de cacher mon émotion : tout le monde m'en a demandé le motif. Je cherchois à détourner la conversation ;

mais Mme Duval étoit décidée à pousser la pointe. Elle a déclaré que dans peu je ne porterois plus le nom d'Anville, et qu'il étoit question de le changer en prenant un époux.

Lady Howard s'appercevant de mon embarras a prié Mme Duval de remettre cette affaire à un autre temps; mais elle étoit trop pressée de divulguer son secret pour souffrir le moindre délai. Elle a développé son plan avec la plus grande complaisance, se félicitant beaucoup de l'avoir conçu; mais elle n'a pas joui longtemps de cet honneur. Il lui est échappé que c'étoit proprement les Branghton qui étoient auteurs de ce projet, et qu'ils lui en avoient fait la première ouverture dans une lettre qu'elle a reçue aujourd'hui. Elle a ajouté qu'elle ne s'amuseroit pas à de longs détours, et qu'elle entameroit incessamment une procédure

pour constater ma naissance, mon vrai nom, et mes droits à la succession de mes ancêtres.

N'admirez-vous pas l'impertinence officieuse de ces Branghton ? Qu'ont-ils besoin de se mêler de mes affaires ? Vous ne sauriez croire combien de trouble ce projet cause à Howard-Grove. Le Capitaine, sans avoir rien examiné, a cherché à contrecarrer Mme Duval, et ils ont débattu cette matière avec chaleur. Madame Mirvan a dit qu'elle n'embrasseroit aucnn parti avant que d'avoir pris votre avis. Mais lady Howard, à ma grande surprise, avoue hautement qu'elle est de l'opinion de Mme Duval : elle vous en écrira, pour vous communiquer ses raisons. Quant à miss Mirvan, cette moitié de moi-même partage mes craintes et mes espérances ; moi-même je ne sais que dire, ni que sou-

haiter. J'ai senti souvent combien il est cruel d'avoir un père, et d'être bannie à jamais de sa présence; mais aussi, j'ai compris plus d'une fois combien cet éloignement m'est peut-être avantageux.

Cependant l'idée d'être oubliée par l'auteur de mes jours, au point qu'il ne daigne pas s'informer de la santé, du bien-être, pas même de l'existence de sa fille; cette idée, dis-je, me poursuit et m'accable. Sans vous, un pareil abandon me deviendroit insupportable; vos bienfaits m'ont empêchée d'en sentir toute l'amertume. Mais quelle doit être la situation de ce père qui me désavoue? Il faudroit que je fusse dépourvue, non-seulement de toute piété filiale, mais même de tout sentiment d'humanité, si un tel souvenir ne me déchiroit l'ame.

Je le répète, Monsieur, je ne sais

ce que je dois desirer : réfléchissez pour moi, et souffrez que mon foible cœur qui ne sait de quel côté tourner ses espérances, ne reconnoisse d'autre guide que votre prudence et vos bons conseils.

LETTRE XXV.

Lady Howard à M. Villars.

LA démarche que je me permets aujourd'hui, mon cher Monsieur, doit vous convaincre plus que jamais de la haute idée que j'ai de votre intégrité. Je m'avise de vous conseiller dans une affaire où vous avez tout le droit de ne prendre conseil que de vous-même : mais je sais que vous êtes trop ami de la justice pour ne jamais revenir d'un sentiment que vous avez embrassé.

Mme Duval vient de proposer un

plan qui a révolté toute ma famille, et contre lequel j'ai été une des premières à me récrier ; mais après y avoir réfléchi plus mûrement, les difficultés que j'y ai cru entrevoir disparoissent. Il ne s'agit de rien moins que d'entamer un procès contre sir John Belmont, pour prouver la validité de son mariage avec miss Evelyn, et d'assurer par ce moyen ses biens à sa fille. Je conçois, Monsieur, qu'au premier coup-d'œil ce projet n'aura pas votre approbation ; mais je sais aussi que vous êtes trop au-dessus des préjugés pour être rebuté par un petit nombre de circonstances désagréables, si le fond de l'entreprise conduit d'ailleurs à un but utile.

Votre pupille a trop de mérite pour rester ignorée au fond d'une campagne. La nature a répandu sur elle les faveurs les plus précieuses,

et l'éducation distinguée que vous lui avez donnée, a formé son esprit à un degré de perfection peu commun à son âge. Il n'y a que la fortune qui l'ait maltraitée jusqu'ici; elle semble vouloir réparer ses torts, et lui ouvre aujourd'hui une carrière qui lui promet ce qui nous restoit encore à desirer pour elle.

J'ignore quels sont les motifs qui vous ont engagé à cacher si soigneusement la naissance et le nom de cette aimable enfant, et pourquoi vous n'avez pas fait valoir plutôt ses prétentions; mais connoissant votre caractère et votre discernement, je respecte vos raisons sans vouloir les approfondir; j'espère seulement qu'elles ne seront pas invincibles; car je ne saurois m'imaginer que le sort ait condamné à la retraite une jeune personne faite pour embellir le monde.

Je suis bien sûre que sir John Belmont, quelque méchant qu'il soit, ne verroit point cette fille accomplie, sans être fier de la reconnoître pour son enfant, sans lui assurer l'héritage de ses biens. L'admiration que sa beauté seule a excitée à Londres, est générale ; et Mme Mirvan m'a avoué qu'elle y auroit trouvé les partis les plus brillans, sans l'obstacle de sa naissance, dont on a même essayé de développer le mystère.

Seroit-il juste, Monsieur, qu'une jeune personne qui promet tant, fût dépouillée d'une fortune et d'un rang qui lui reviennent de plein droit, et dont vous lui avez appris à faire un si noble usage? Dans une couple d'années, peut-être, notre projet ne sera plus praticable. Sir Belmont, quoiqu'à la fleur de son âge, mène une vie trop dissolue pour qu'elle

puisse aller loin, et nous regretterons ensuite trop tard de n'avoir pas agi à tems ; car, après sa mort, toute discussion avec ses héritiers deviendra impossible, ou du moins inutile.

Pardonnez, Monsieur, le zèle avec lequel je vous parle ; mais je m'intéresse trop à votre pupille, pour ne pas prendre vivement à cœur une affaire qui doit influer vraisemblablement sur le bien-être de toute sa vie.

Adieu, mon cher Monsieur, votre réponse ne peut venir trop tôt.

LETTRE XXVI.

M. Villars à Lady Howard.

VOTRE lettre, Madame, m'ouvre une nouvelle source d'inquiétudes ; elle me présage bien des

maux, et je ne vois pas comment les prévenir. C'est avec regret que je me sens obligé de combattre votre opinion, et j'en suis d'autant plus fâché, que mes argumens vous paroîtront un peu étranges. Vous direz que je raisonne en hermite qui ne connoît pas le monde, et à qui il siéroit mieux de garder sa cellule, que d'être le surveillant d'une jeune Demoiselle : mais souvenez-vous que vous m'avez provoqué ; que par conséquent je dois me défendre, et tâcher de justifier les mesures que j'ai suivies jusqu'ici.

La mère de ma pupille, entraînée dans l'abyme par son imprudence, par la dureté de Mme Duval, et par la scélératesse de sir Belmont, m'étoit autrefois ce que sa fille m'est encore aujourd'hui. J'honorerai sans cesse sa mémoire, et n'oublierai point que je lui ai promis solemnellement

nellement au lit de mort, *que sa fille ne connoîtroit que moi pour père; et que si jamais elle sortoit de ma maison, ce seroit pour passer dans les bras d'un époux digne d'elle.* Je vous proteste, Madame, qu'il m'en a peu coûté pour demeurer fidèle à mes engagemens, et que je n'ai jamais été tenté de faire valoir les prétentions de ma pupille. Pouvois-je aimer cette pauvre orpheline, sans détester l'auteur de son infortune? pouvois-je confier la fille au bourreau de la mère? Non; je hais jusqu'au nom de cet homme; je ne puis l'entendre prononcer, et souvent même j'ai été sur le point de le maudire. Malgré cela, je n'ai jamais pensé à lui retenir son enfant; je me serois fait une joie de la remettre entre ses mains pour peu qu'il eût donné des marques de regret, ou même d'hu-

manité : mais jusqu'ici il est absolument indigne du bonheur d'être père ; puisque le barbare, étouffant tous les sentimens de la nature, a poussé la dureté jusqu'à ne pas s'informer de l'existence de cette infortunée. A mesure qu'elle avançoit en âge, et que son caractère commençoit à se développer, une franchise naturelle, une aimable simplicité, un fond de candeur et d'innocence, un cœur porté a recevoir les moindres impressions, toutes les qualités dont je la voyois pourvue me firent croire qu'en suivant mon inclination, je parviendrois à établir son bonheur. Je devois craindre pour elle une maison dont le maître est un homme dissolu et sans principes, où elle seroit privée des conseils d'une mère, et même de la direction de toute personne sensée, où sa perte, en un mot, eût été inévita-

ble. Mon plan étoit non-seulement de l'élever et de la chérir comme mon propre enfant, mais encore de l'adopter comme héritière de mes petits biens, et de lui choisir, dans la suite, un époux avec qui elle pût passer des jours heureux et tranquilles, sans mélange de vice et d'ambition.

Tel est le récit exact de ce qui s'est passé jusqu'ici, tels sont les motifs par lesquels je me suis décidé; je me flatte qu'ils justifieront suffisamment la conduite qui en a été le resultat. Il me reste à vous entretenir, Madame, des mesures qu'il convient de prendre pour l'avenir.

Nombre de difficultés se présentent ici, et je désespère de les surmonter selon mes vœux. J'ai les plus grands égards pour votre opinion, et je suis extrêmement fâché

que cette fois-ci elle diffère de la mienne : cependant ne suis-je pas fondé à croire que la félicité de mon Évelina sera plus assurée dans la retraite que dans le tourbillon du monde ? Mais à quoi serviront mes raisonnemens, puisqu'il s'agit d'une femme telle que Mme Duval ? puis-je attendre le moindre succès de tout ce que j'alléguerois pour la faire changer d'avis ? Son caractère violent et emporté m'empêche même d'en faire l'essai : elle est trop ignorante pour se laisser instruire, trop entêtée pour écouter mes représentations, et trop orgueilleuse pour reconnoître ses torts.

Je m'abstiendrai donc d'entrer dans des détails qui produiroient infailliblement des contestations désagréables. Je desapprouve hautement l'idée d'une procédure juridique. S'il est permis à un vieillard de dire son sen-

timent avec franchise, je ne fais aucune difficulté de vous avouer, Madame, combien j'ai été surpris de ce que vous avez pu, même pour un moment, prêter l'oreille à un projet aussi violent, qui entraîne une publicité fâcheuse, et qui est absolument incompatible avec la délicatesse de votre sexe. Je suis persuadé que vous n'avez pas pesé tous ces inconvéniens. Il y eut un tems où je proposai un plan pareil; mais alors il étoit question de constater l'innocence de lady Belmont, de dessiller les yeux du public sur les torts qu'on lui attribuoit; alors un défaut total de ressources pouvoit rendre cette extrêmité nécessaire. Aujourd'hui le cas n'est plus le même, et le retour tardif de Mme Duval ne sert qu'à retracer le souvenir des malheurs de mon amie. Choisissons des mesures moins violentes, essayons

de gagner sir John Belmont par la douceur ; mais sur-tout qu'il ne soit plus question de procès. Il seroit inutile de se piquer de délicatesse avec Mme Duval ; il faut lui opposer des raisons qui s'accordent mieux avec sa façon de penser ; ainsi ayez la bonté, Madame, de lui faire sentir qu'en suivant ses idées, nous manquerions précisément le but qu'elle se propose, puisque sir John seroit toujours le maître de fixer aussi bas qu'il lui plaîroit les prétentions de sa fille, et nous savons qu'il est très-capable de prendre ce parti, si on le poussoit à bout.

Mme Duval ne sauroit mieux faire que de demeurer tranquille, et d'abandonner entiérement la poursuite de cette affaire : la haine qui subsiste depuis tant d'années entre elle et M. Belmont, ne me permet pas d'augurer favorablement de son

entremise. Mon Évelina ne paroîtra également que lorsque les circonstances l'exigeront. Moi-même je ne prétends pas agir directement ; je me bornerai à vous continuer mes conseils ; mais je suis peu disposé à me compromettre avec un homme tel que sir John Belmont. Il me semble, Madame, qu'une lettre de votre part feroit le meilleur effet ; il y aura plus d'égard qu'aux représentations d'aucun de nous. Je serois donc d'avis que vous prissiez sur vous de lui écrire pour entamer la négaciation. Si dans la suite il consent à voir Évelina, j'ai en réserve une lettre posthume que sa malheureuse épouse m'a laissée pour lui être remise, supposé qu'il fût un jour question d'une pareille entrevue.

Il est clair que les Branghton n'ont inventé ce projet que dans des

vues d'intérêt. En assurant à Évelina la succession de son père, ils se flattent d'obtenir celle de Mme Duval; et en cela, je crois qu'ils se trompent. Des esprits de la trempe de cette femme aiment assez à laisser leurs biens à des personnes qui n'en ont pas besoin; et si notre jeune amie se trouvoit dans une situation opulente, je suis persuadé que sa grand'mère seroit d'autant plus portée à lui faire des avantages.

J'ajouterai encore une considération; dont je ne pourrai pas me départir: j'ai promis solemnellement à lady Belmont, que je ne souffrirai point que son enfant soit reconnue avant qu'elle l'ait été elle-même. Cette condition doit être remplie, et je vous supplie, Madame, d'y insister.

Je suis avec un profond respect, etc.

ARTHUR VILLARS.

LETTRE XXVII.

M. Villars à Evelina.

JE m'intéresse bien sincérement aux nouveaux chagrins que vous éprouvez, ma chère Évelina. Le projet fatal qu'on forme aujourd'hui répugne également à mon avis et á mon goût ; cependant il n'y a pas moyen de l'empêcher. Si je suivois les mouvemens de mon cœur, je vous rappellerois incessamment chez moi pour ne plus vous quitter ; mais l'opinion du monde et ses coutumes exigent des mesures différentes. En attendant, espérez pour le mieux, et soyez assurée que vous n'aurez point à souffrir des traitemens indignes de vous. Si votre famille ne vous reçoit point comme il convient, et avec toute la distinction qui vous est due, vous n'y entrerez point ; vous vien-

drez vous remettre sous mon appui ; vous retrouverez dans ma maison le repos, et vous continuerez à faire tout le bonheur de ma vie.

LETTRE XXVIII.

Evelina à M. Villars.

LE sort en est jetté, et j'attends l'événement en tremblant. Lady Howard a écrit à Paris : dans moins de quinze jours nous aurons la réponse. Qu'il me tarde, Monsieur, de la recevoir ! elle doit décider du bonheur de ma vie. Mon inquiétude est inexprimable, et la cruelle incertitude dans laquelle je suis ne me laisse pas un moment de repos ; ce seul objet absorbe toutes mes pensées.

Intéressée comme je le suis à présent au succès de cette affaire, je regrette sincérement que ce plan ait

été formé ; il est impossible qu'il puisse tourner à mon avantage : ou je serai arrachée d'entre les bras de celui qui jusqu'ici m'a tenu lieu de père, ou j'aurai le malheur d'être convaincue que je suis rejettée pour toujours par celui qui a des droits naturels à ce titre, titre si cher que je ne prononce jamais sans que mon cœur soit embrâsé de tout le feu de la tendresse filiale.

Ce projet cause ici des contestations perpétuelles. Le capitaine Mirvan et Mme Duval se querellent, selon leur coutume, chaque fois qu'il en est question : je suis trop occupée de mes propres idées pour faire attention à leurs débats. Mon imagination me présente à tout moment des scènes nouvelles : tantôt je crois embrasser un père tendre et compatissant qui m'ouvre son cœur; je me peins son repentir et ses lar-

mes ; je l'entends invoquer les cendres de ma mère, et lui demander grace. —— Tantôt il me semble le voir jetter sur moi des regards de colère ; il ne retrouve en sa fille que l'image d'une épouse qu'il a offensée, il me repousse avec effroi. Ecartons ces tableaux lugubres, ils ne pourroient que vous affliger. Je ferai tous mes efforts pour prendre une assiette plus tranquille ; jusques-là je m'abstiendrai de vous écrire. Que le ciel vous bénisse, mon très-cher Monsieur ! puissiez-vous atteindre les bornes les plus reculées de la vie pour faire toujours le bonheur de votre EVELINA !

LETTRE XXIX.

Lady Howard à sir John Belmont, Baronnet.

MONSIEUR, vous serez surpris sans doute de recevoir une lettre d'une personne que vous n'avez connue, pour ainsi dire, qu'en passant, et dont vous n'avez plus entendu parler depuis si long-temps; mais le motif qui m'engage à vous écrire est trop sérieux pour que je puisse perdre le temps en excuses. Il seroit superflu de vous dire que votre fille est toujours dans le Dorsetshire, et qu'elle habite encore dans la maison de M. Villars, où elle est née; il est vrai que jusqu'ici personne ne s'est informé d'elle; mais nous présumons que les recherches que vous n'aurez pas manqué de faire à son égard, nous auront échappé. Je

me bornerai donc à ajouter que son éducation est actuellement achevée; qu'elle a rempli toute notre attente, et qu'elle est devenue une personne aimable, accomplie et pleine de mérite. Quel que soit le sort que vous lui destinez, il est tems de le fixer. Elle est généralement admirée, et je ne doute pas qu'il ne se présente dans peu des occasions de l'établir avantageusement : il conviendra donc de savoir quelles peuvent être ses espérances et vos volontés.

Soyez assuré, Monsieur, qu'elle mérite toute votre attention. Vous ne la verrez point sans l'aimer, sans lui donner toute la tendresse qu'un père doit à son enfant. Vous retrouverez en elle le portrait de sa mère. — Pardonnez, Monsieur, si je vous rappelle le souvenir de cette malheureuse Dame; mais je dois

montrer dans ce moment l'amitié que j'avois pour elle. La mémoire de cette excellente femme n'a été que trop en butte à la calomnie; il est tems de venger sa réputation. Vous en avez les moyens dans vos mains, et vous ne sauriez le faire d'une manière plus agréable à ses amis, plus honorable pour vous-même, qu'en reconnoissant publiquement votre enfant *pour fille de feue lady Belmont.*

L'homme respectable qui s'est chargé de son éducation a droit à votre reconnoissance; il s'est acquitté de cette tâche avec le plus grand soin, avec une affection vraiment paternelle. La jeune Évelina est heureuse d'avoir trouvé un ami et un surveillant comme lui. Je ne connois personne qui soit plus estimable, et dont le caractère approche plus de la perfection.

Permettez-moi, Monsieur, de vous assurer que cette chère enfant sera toujours très-reconnoissante des bontés que vous pourriez avoir pour elle ; sa tendresse et son obéissance seront pour vous une source de consolation et de félicité. Elle ne desire que d'être légitimement reconnue par son père, et elle consacrera sa vie à mériter votre attachement, etc., etc.

LETTRE XXX.

Sir John Belmont à Lady Howard.

MADAME,

JE viens de recevoir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et je m'empresse d'y répondre. On peut passer pour saint, et avoir bien des défauts ; on peut de même être peint sous les couleurs

les plus odieuses, sans être dépourvu de tout sentiment d'humanité. C'est de quoi j'espère vous convaincre dans peu, relativement à M. Villars et à moi. Quant à la jeune Demoiselle qu'il se propose de me présenter si obligeamment, je lui souhaite tout le bonheur auquel la protection dont vous l'honorez semble lui donner des droits ; et pourvu seulement qu'elle ait une partie du mérite de la personne à laquelle vous la comparez, Madame ; je ne doute pas que M. Villars ne réussisse aisément à établir sa fortune ; mais je lui conseille de s'adresser à tout autre qu'à moi, et je le dispense volontiers de la préféreuce dont il lui plaît de me favoriser, etc.

LETTRE XXXI.

Evelina à M. Villars.

TOUT est dit, mon cher Monsieur! la lettre fatale est enfin arrivée : nous y avons lu mon arrêt. Je ne saurois vous exprimer la douleur qui m'accable. Vous, qui connoissez mon cœur, vous sentirez aisément quelle doit être ma situation dans ce moment décisif. Rebutée, rejettée par celui auquel j'appartiens de plein droit, vous demanderai-je encore votre protection ? Non, Monsieur, je n'offenserai point votre générosité par une prière qui sembleroit élever des doutes sur vos bontés. Je sais que vos bras paternels me sont encore ouverts ; je sais que votre premier souhait est d'adoucir mes chagrins ; et puisque vous me restez seul pour

toute consolation, je suis plus sûre que jamais de l'intérêt que vous daignez prendre à mon sort.

Je voudrois supporter ce coup avec résignation; mais jusqu'ici la secousse et trop forte pour mon pauvre cœur. Quelle lettre, Monsieur! Y reconnoît-on le style et les sentimens d'un père? Je n'ose vous avouer, je n'ose m'avouer à moi-même toutes les idées qui m'assiégent : quelquefois, et j'ai de la peine à m'en défendre, la dureté de ce procédé m'inspire des sentimens difficiles à *concilier* avec mon devoir. Qu'il me soit permis de vous le demander : cette réponse ne pouvoit-elle pas être adoucie? ne suffisoit-il pas de me renoncer pour toujours, sans me traiter avec mépris, sans ajouter une si cruelle dérision? Et dans quels termes il parle de vous, mon

protecteur, mon ami, mon bienfaiteur! Juste ciel! quelle récompense pour tant de bonté! Je prévois malheureusement que cette réponse ne terminera point la querelle. Mme Duval est résolue de n'en pas demeurer là; elle est extrêmement irritée: elle proteste que sir Belmont *n'en sera pas quitte à si bon marché*. Elle regrette la facilité avec laquelle elle a abandonné la direction de cette affaire *à des gens qui ne s'y entendoient pas*; elle *jure* qu'elle ne prendra plus conseil que d'elle-même. Je me suis récriée, comme de raison, contre ses projets violens; et je l'ai suppliée de nous épargner des poursuites qui ne serviront qu'à aigrir les esprits; je lui ai représenté que ce ménagement est d'autant plus convenable, que la lettre de sir Belmont semble insinuer

qu'il se propose de reprendre cette affaire dans la suite avec lady Howard. Tous mes efforts ont été inutiles : Mme Duval a pris à cœur un plan dont l'idée seule m'effraye. Elle prétend me conduire à Paris, me présenter à mon père, et me faire rendre justice sur les lieux même. Je ne connois pas l'art d'appaiser cette femme ; mais pour tout au monde, je ne souffrirai pas que l'on me traîne ainsi sous les yeux redoutables d'un père qui me désavoue. Le mauvais succès de cette négociation semble consterner lady Howard et Mme Mirvan ; elles redoublent d'attention pour moi : ma chère Mary fait tout ses efforts pour me consoler ; quelquefois elle manque son but ; mais alors elle partage mes peines.

Lady Howard me conseille de ménager Mme Duval ; mais elle

desapprouve la démarche qu'elle médite. Je mourrois plutôt que de l'accompagner dans ce voyage. Cependant elle est d'un caractère si violent qu'elle eût souhaité partir sur l'heure avec moi, si lady Howard ne lui avoit fait sentir que je ne pouvois pas quitter sa maison sans votre consentement. Ce refus l'a beaucoup indisposée : elle a déclaré que si dans votre première lettre vous persistiez à lui disputer le droit de me diriger selon son bon plaisir, elle se rendroit incessamment à Berry-Hill, *pour vous apprendre à connoître qui elle est.* Si effectivement elle pensoit à réaliser cette menace, j'en aurois de l'inquiétude : ses emportemens et la volubilité de sa langue ne sont pas faits pour vous. Incapable d'agir par moi-même, ou de discerner la route qu'il me convient de suivre, j'implore et j'attends vos

conseils : je me repose entièrement sur votre prudence et vos lumières.

Adieu, mon cher Monsieur, dussé-je être rejettée et méprisée par tout le monde, vous me resterez du moins, et votre amitié me tiendra lieu de tout !

LETTRE XXXII.

M. Villars à Evelina.

NE vous laissez point abattre, ma chère Evelina, par un coup du sort que vous ne vous êtes pas attiré. Vous êtes à l'abri de tout reproche, cela doit vous suffire. Munissez-vous, mon enfant, du courage qu'inspire l'innocence : votre tristesse doit être le partage de celui qui en est l'auteur ; il ne sentira que trop un jour les remords de sa conscience. Ce que sir Belmont dit de moi dans s lettre

m'est absolument inintelligible : je crois avoir constamment rempli le devoir d'un honnête-homme ; mais je n'ai jamais prétendu passer pour être exempt d'imperfections ? Quoi qu'il en soit, il semble nous promettre dans la suite une explication plus précise : je l'attendrai ; et s'il paroît alors que j'aie contribué, par ma faute, aux malheurs qui nous arrachent des larmes, je serai tout aussi frappé de cette découverte que ceux de mes amis qui ont le plus de confiance en ma probité.

Cette phrase, où il parle *de la fortune que je pourrois vous trouver*, passe également mon intelligence. ——Mais je m'abandonne à des réflexions qui doivent r'ouvrir les plaies de votre cœur. Je finirai par vous faire remarquer qu'il règne dans toute cette lettre un air de mystère, que le temps seul peut expliquer.

Le projet de Mme Duval est tel qu'on devoit l'attendre d'une femme ennemie de toute contrariété, incapable d'ailleurs de sentir à quel point votre position est délicate. J'approuve très-fort la répugnance que vous lui avez témoignée, et votre façon de penser à cet égard est parfaitement d'accord avec la mienne. Qu'elle entreprenne seule ce voyage, personne ne s'y opposera. Ce seroit le plus sûr moyen de rendre à mon Evelina cette heureuse tranquillité que sa présence a altérée. Quant à la visite qu'elle se propose de me faire, je l'en dispenserois volontiers; mais si elle est décidée à ne pas se contenter du refus que je lui ferai par écrit, elle peut venir recevoir celui que je lui prépare de bouche.

Adieu, mon cher enfant: n'oubliez pas de présenter mes devoirs à

la famille respectable à laquelle nous avons tant d'obligations.

LETTRE XXXIII.

M. Villars, à Lady Howard.

MADAME,

J'AI reçu la visite de Mme Duval. J'aurois souhaité m'épargner cette entrevue ; mais je n'ai pu l'éviter décemment ; il n'étoit guères possible de la renvoyer sans l'entendre. Elle m'a dit qu'elle venoit me faire désister du pouvoir que je m'étois arrogé sur sa petite-fille, et elle a protesté qu'elle ne sortiroit point de chez moi sans avoir obtenu ce qu'elle exige ; voyant que j'étois fermement résolu à m'opposer au départ d'Evelina pour Paris, elle a exigé qu'au moins il lui fût permis de la garder à Londres, jusqu'au retour de sir

Belmont. J'ai combattu ce nouveau projet avec toute la force dont j'étois capable ; mes représentations n'ont abouti qu'à lui faire perdre patience. Elle a fini par me déclarer que, si je m'opiniâtrois à lui refuser ma pupille, elle prendroit des mesures afin d'assurer à des étrangers toute la fortune que jusqu'aprésent elle se proposoit de lui laisser. Cette menace étoit peu propre à m'intimider : je suis persuadé que mon Evelina seroit heureuse avec le simple nécessaire ; mais j'ai réfléchi que je n'avois pas droit de la frustrer d'un héritage immense qui dépendroit de mon consentement ; son intérêt l'a emporté sur ma répugnance ; j'ai promis qu'elle iroit à Londres pour un mois seulement. Après beaucoup de discussions fatigantes, Mme Duval s'en est tenue par force à ce que je lui accordois d'assez mauvaise

grace, et nous nous sommes quittés fort mécontens l'un de l'autre, comme cela devoit être. Il me reste à vous remercier, Madame, des bontés que vous avez eues pour Evelina pendant son séjour à Howard-Grove : vous pourrez la laisser partir, dès que sa grand-mère jugera à propos de l'emmener. Si quelque chose me rassure contre les périls de ce voyage et les inconvéniens d'une pareille société, c'est l'excellence de son caractère et le peu de temps que doit durer son absence.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XXXIV.

M. Villars à Evelina.

MADAME Duval est parvenue à m'arracher un consentement qui me coûte bien des regrets. Vous quitterez, ma chère Evelina, la respecta-

ble Lady Howard, pour revenir dans une ville où j'espérois que vous ne retourneriez pas de si-tôt. Hélas! mon enfant, faut-il que nous soyons si souvent les esclaves du préjugé et des circonstances! Faut-il céder au torrent, lors même que la raison desapprouve notre conduite? Vous sentez que de grands motifs ont dû influer sur cette résolution; et puisque l'affaire est conclue, tâchons du moins d'en tirer le meilleur parti possible.

Voici le moment de vous armer plus que jamais de prudence. Le mois que vous allez passer avec Mme Duval sera pour vous un temps d'épreuve. Quand même elle ne seroit pas capable de vous donner de mauvais conseils par méchanceté, vous devez néanmoins être sur vos gardes, et vous défier de son peu de jugement. Accoutumez-vous à juger et

à agir par vous-même ; et si l'on vous proposoit des démarches ou des projets incompatibles avec votre devoir, rejettez-les hardiment : ne risquez point, par une trop grande facilité, d'encourir la censure du public, et ne vous préparez pas des regrets pour l'avenir. Ayez des attentions pour madame Duval, mais tâchez de fuir ses sociétés ; les personnes qu'elle fréquente ne sont ni d'un rang, ni d'une éducation à vous faire honneur. Souvenez-vous, mon Evelina, qu'une bonne réputation est ce qu'une femme a de plus cher au monde ; mais aussi rien de plus délicat et de plus fragile. Le souffle seul du vice suffit très-souvent pour la ternir. Adieu, mon enfant, je ne retrouverai le repos que dans un mois.

LETTRE XXXV.

Evelina à M. Villars.

HIER matin j'ai eu la douleur de quitter nos amis de Howard-Grove, et il me tarde déjà de les revoir. Lady Howard et Mme Mirvan prirent congé de moi, en me donnant les preuves les plus flatteuses de leur affection. Les adieux de Mary étoient déchirans : que cette séparation nous parut dure ! J'ai promis à cette excellente fille de lui écrire réguliérement par chaque courrier ; je mettrai dans cette correspondance la même franchise et la même confiance dont vous me permettez de faire usage dans la nôtre.

Dès que nous fûmes parties, Mme Duval exprima son contentement en ces termes : *Dieu soit loué, m'en voici dehors ! Quel séjour que ce*

Howard-Grove ! Non, jamais je n'y retournerai ! C'est bien l'endroit le plus triste qui puisse exister dans toute la chrétienté ; nul divertissement, nuls plaisirs. Je lui demandai dans quel quartier de Londres nous logerions ? Elle me répondit qu'elle avoit chargé M. Branghton de nous chercher un appartement, et qu'elle lui avoit donné rendez-vous dans l'auberge où nous descendrions. Le cocher nous mena donc dans Bishops-gate-street, où nous trouvâmes M. Branghton. Il nous reçut poliment ; mais il témoigna quelque surprise de me voir arriver avec sa tante ; il ne savoit pas que je serois du voyage. Mme Duval ne tarda pas de s'expliquer à mon égard. Il faut que vous sachiez, dit-elle à M. Branghton, que je me proposois d'emmener cette jeune fille à Paris, pour lui faire voir le monde, et pour la former un

peu : d'ailleurs j'ai encore d'autres desseins sur elle, dont je vous instruirai plus en détail. Mais vous imagineriez-vous que ce vieux cùré dont je vous ai parlé quelquefois, a voulu la retenir ? je compte cependant qu'il me payera son refus ; car je partirai avec elle sans dire mot à personne.

J'étois stupéfaite d'une pareille ouverture ; mais toujours suis-je heureuse d'avoir découvert les sentimens de Mme Duval : je prendrai mes précautions en conséquence, et je me garderai bien de la suivre hors de la ville.

M. Branghton ayant dit que sa famille et M. Dubois nous attendoient chez lui, on fit avancer un fiacre qui nous mena à Snow-Hill. La maison de Branghton est petite et incommode, à la boutique près qui est vaste et belle. La réception que

l'on me fit ne me parut pas excessivement cordiale ; je vis arriver avec plaisir le moment où il fallut nous retirer. M. Branghton nous prévint qu'il nous avoit choisi un appartement dans Holborn, pour avoir le plaisir de nous avoir dans le voisinage : il eut la complaisance de nous y conduire. Nous sommes logées assez commodément dans la maison d'un bonnetier. Il s'en faut bien que ma situation soit digne d'envie : puissai-je au moins ne rencontrer aucune des connoissances de Mme Mirvan ! etc. etc.

LETTRE XXXVI.

Evelina à Miss Mirvan.

COMMENT vous témoigner ma reconnoissance pour tant de marques d'affection dont vous m'avez comblée, vous, ma douce amie, votre

respectable mère, et l'excellente lady Howard ! Comment vous exprimer les regrets dont j'étois pénétrée en quittant des amies aussi tendres et aussi généreuses, auxquelles j'ai trouvé des sentimens qui font autant l'éloge de leur cœur, qu'ils honorent celle qui a été l'objet de leur bonté ! Mais pour ne pas tomber dans des redites, je vous renvoie à la lettre que je viens d'écrire à Mme Mirvan ; elle contient une foible expression de ma reconnoissance. Quant à vous, ma chère, je vous épargnerai les remerciemens, puisque vous me les avez défendus ; mais vous ne m'empêcherez point de conserver le souvenir de ce que je vous dois. Je passe à d'autres objets, pour ne pas blesser votre délicatesse en appuyant trop sur celui-ci.

O ma chère Mary ! Londres n'est plus cette ville où je goûtois tant de

satisfaction lorsque j'y étois avec vous ; tout y a pris pour moi une face nouvelle : ma position n'est plus la même ; je ne retrouve plus mes sociétés ; je ne suis plus logée avec une amie : tout a changé ; tout justifie le dégoût que j'ai eu pour ce voyage.

Londres est aujourd'hui un désert à mes yeux ; cette apparence de gaité et de grandeur que j'ai tant vantée, a disparu ; tout ce que je vois porte une empreinte lugubre et ennuyeuse : il n'y a pas jusqu'au climat que je ne trouve altéré ; un air grossier, des chaleurs excessives, beaucoup de poussière, des habitans ignorans et mal élevés : tel est du moins le tableau que m'offre la capitale dans le quartier où je réside. Vous souvient-il du temps que nous y avons passé ? Pour moi j'y pense souvent ; mais je ne me le rappelle

que comme un songe, comme une vision passagère et chimérique. — Avoir connu milord Orville, — lui avoir parlé; — avoir dansé avec lui; — cela me paroit aujourd'hui une illusion de roman; et cette politesse élégante, ces attentions, cette délicatesse du grand monde qui le distinguoient si avantageusement entre tous les autres hommes, et qui nous remplissoient d'estime et d'admiration pour lui: tout cela semble convenir à un être idéal créé par mon imagination, plutôt qu'à l'espece de gens avec laquelle je suis condamnée à vivre. Je n'ai aucune nouvelle à vous marquer; je ne cherche point à en savoir: dans ma situation actuelle je n'ai point d'autre vœu à former que de demeurer tranquille et inconnue.

LETTRE XXXVII.

Evelina à M. Villars.

Hier matin nous fûmes invitées à diner et à passer la journée chez les Branghton ; M. Dubois, qui fut aussi de la partie, vint nous prendre, et nous accompagna à Snow-Hill.

Nous trouvâmes dans la boutique un jeune homme habillé de noir, appuyé contre le mur, les mains jointes et les yeux fixés contre terre : toute son attitude annonçoit un homme mélancolique, absorbé dans une profonde rêverie. Il se retira dès qu'il nous apperçut ; et comme je vis que personne ne faisoit attention à lui, je ne pus m'empêcher de m'informer qui il étoit. Ce n'est, me dit-on froidement, qu'un pauvre poëte écossois qui a tout l'air de mourir de

faim. La situation de cet étranger excita à la fois ma compassion et ma curiosité ; et je témoignai quelque envie de savoir d'autres détails. J'appris alors qu'il demeuroit dans la maison depuis trois mois ; que dans les premiers temps il s'étoit mis en pension chez les Branghton ; mais que bientôt après il s'étoit retiré de leur table. Depuis cette époque, ajouta miss Polly, on ne lui a vu prendre aucune nourriture, et Dieu sait s'il a de quoi mettre sous la dent. Il a toujours eu un air abattu ; mais pendant l'espace d'un mois, il nous a paru plus accablé que jamais. Il a pris le deuil tout d'un coup sans qu'on sache pour qui, ni à quelle occasion : nous croyons que c'est uniquement par goût ; car personne ne se met en peine de lui, et nous doutons qu'il ait une famille. Ce qu'il y a de plus certain, c'est qu'il est en

arrière de trois semaines de loyer, et que ses fonds doivent être très-bas : quelques pièces de vers que nous avons trouvées de temps en temps dans sa chambre nous font juger qu'il est poëte, ou du moins qu'il a le cerveau un peu timbré.

Ils me montrèrent quelques fragmens confus, écrits sur des feuilles volantes, sans ordre, ni liaison : ils portent tous l'empreinte de la mélancolie. J'y ai distingué un morceau que je crois digne d'être conservé ; le voici :

O douloureuse et pénible existence !
Assemblage importun d'erreurs et de fléaux !
Tes chimériques biens sont tous dans l'espérance ;
Tu n'as de réel que tes maux.

L'homme, toujours enfant, toujours dupe et victime,
Marche entre l'opprobre et le crime,
Au gré de ses besoins ou de ses passions.

Cherche-t-il le bonheur dans un rêve sublime?
Son destin fait la guerre à ses illusions.

Réponds-moi, fâcheuse existence :
Qu'apportes-tu d'heureux ? Pour qui sont tes douceurs ?
Aux jours trop enviés qui suivent la naissance,
L'avantage de l'ignorance
Est expié par les douleurs :
La fougue de l'adolescence
Fait succéder la honte au tourment du desir,
Et l'âge de l'expérience
N'est que l'âge du repentir.
Nous achetons enfin le bonheur de mourir,
Au prix d'une longue souffrance.

O douloureuse et pénible existence !
Assemblage importun d'erreurs et de fléaux!
Tes chimériques biens sont tous dans l'espérance ;
Tu n'as de réel que tes maux.

Ce morceau pathétique annonce un cœur en proie à la plus vive douleur. L'auteur m'intéresse ; il doit lui être arrivé de grands malheurs :

mais je ne conçois pas comment il peut se résoudre à rester avec des personnes qui le méprisent, tant à cause de sa pauvreté, que par préjugé national. Il faut qu'il ait de puissans motifs pour supporter leur dureté : peut-être, hélas ! est-ce la nécessité seule qui lui fait la loi. Je le plains sincérement, et je voudrois être en état de lui donner quelque secours.

Nous fîmes un très-mauvais repas : des mets mal apprêtés, le service partagé entre une servante et les jeunes Branghton, des querelles sans fin, tout cela ne contribua pas à nous égayer, et bien moins encore à faire ressortir l'air de prétention et de fête qu'on affecta d'attacher à ce régal.

Le reste de la journée se passa dans la chambre de M. Smith, jeune fat de l'espèce la plus ennuyeuse,

qui plaît singuliérement à miss Branghton, et dont les propos recherchés m'ont fatiguée au dernier point. A quelle société me vois-je réduite ! ô mon cher Monsieur ! que ne dépend-il de moi d'avancer le moment où je la quitterai pour retourner près de vous ?

LETTRE XXXVIII.

La même au même.

OH ! mon cher Monsieur, j'ai eu une frayeur mortelle, et en même tems un grand sujet de joie ; j'ai sauvé un homme, qui, sans moi, étoit perdu.

Mme Duval m'a annoncé ce matin qu'elle se proposoit d'inviter pour demain la famille Branghton ; et ne jugeant pas à propos de se lever encore (elle passe ordinairement la

matinée au lit), elle m'a chargée de ce message. J'ai trouvé M. Branghton dans sa boutique ; il m'a dit que ses enfans étoient sortis ; mais qu'ils ne tarderoient pas à rentrer. Il m'a priée de monter pour les attendre ; c'est ce que j'ai fait. Je suis entrée dans la chambre où nous avions dîné la veille ; et par un hasard des plus singuliers, je me suis assise le visage tourné vers l'escalier.

Dans moins d'un quart-d'heure, j'ai vu passer l'Ecossois dont je vous ai parlé dans ma dernière. Il avoit les yeux égarés, sa démarche étoit incertaine, et j'ai apperçu le bout d'un pistolet qui sortoit de sa poche. Ce que j'avois entendu de la situation misérable de ce jeune homme m'a fait craindre qu'il ne méditât un mauvais coup. Frappée de cette idée, j'étois comme immobile ; cependant la réflexion que je previen-

drois peut-être un malheur, m'a rendu mes forces. Mon premier dessein a été de courir vers M. Braughton, mais tout pouvoit dépendre d'un seul instant. Je n'ai pris conseil que de mes craintes, et je suis montée au troisième étage. Arrivée au haut de l'e calier, je me suis arrêtée. La porte de la chambre étoit entr'ouverte; il y avoit un pistolet posé sur la table : l'étranger en a tiré un second de sa poche; il a sorti quelque chose d'un petit sac de cuir, après quoi il a pris un pistolet dans chaque main, s'est jetté à genoux, et s'est écrié : Pardonnez, ô mon Dieu !

Tout-à-coup je me suis précipitée dans la chambre, j'ai saisi son bras, et suis tombée moi-même sans connoissance : je n'ai pas tardé à me remettre; cet infortuné étoit devant moi, et me regar-

doit d'un œil à la fois farouche et attendri ; les pistolets étoient sur le plancher ; j'aurois voulu les ôter, mais j'étois trop foible : nous avons passé plusieurs minutes dans cette position. Enfin, ne sachant quel parti prendre, j'allois sortir ; il m'a laissée passer ; son attitude immobile marquoit le dernier degré du désespoir. Un mouvement de pitié m'a fait revenir sur mes pas ; et, poussée par un sentiment que je n'ai eu la force de réprimer, je me suis décidée à emporter les pistolets ; mais le malheureux pour qui je m'exposois, m'a prévenue, et s'est emparé de nouveau des armes que je voulois lui arracher. Je ne savois plus ce que je faisois ; mais, par un heureux instinct, je lui ai retenu les bras, en disant : *Monsieur, ayez compassion de vous-même.* A ces mots, il a laissé tomber les

pistolets; et, joignant les mains, il s'est écrié avec ferveur : *O mon Dieu! est-ce un ange que tu m'envoies?* J'ai pris les pistolets; il n'a pas dit un seul mot, et n'a pas cherché à me retenir. Je suis descendue, avant qu'il ait eu le tems de revenir de son extase. De retour dans la chambre d'où j'avois observé le commencement de cette scène effrayante, je me suis jettée sur une chaise, pour m'y abandonner aux sentimens douloureux dont j'étois accablée. Le premier objet que j'ai apperçu en levant les yeux, a été le malheureux jeune homme qui m'avoit causé tant d'allarmes : il se tenoit appuyé contre la porte, les yeux fixés sur moi! O qui que vous soyez, m'a-t-il dit, d'une voix tremblante, tirez-moi, je vous supplie, de l'incertitude où je me trouve; ce qui vient de m'arriver n'est-il pas un songe?

Cette question m'a saisie par le ton singulier et en même tems solemnel dont elle étoit prononcée. Cependant comme l'étranger cherchoit des yeux les pistolets, et faisoit mine de vouloir s'en rendre maître : Non, lui ai-je dit, vous ne les aurez pas ; vous ne les obtiendrez jamais de mes mains. Et dans quelle vue prétendez-vous les retenir ? —— Pour vous laisser le tems de réfléchir, pour vous sauver d'un malheur éternel. Vous me surprenez, a-t-il repliqué, les yeux et les mains levés vers le ciel ; vous me surprenez très-fort. En disant ces mots, il paroissoit plongé dans la plus profonde rêverie. Un bruit qui s'est fait entendre au bas de l'escalier, a annoncé l'arrivée des Branghton. Cet infortuné s'est réveillé comme en sursaut, a mis un genou en terre, a saisi ma robe qu'il a pressée de ses lèvres, et s'est en-

fai promptement. Les Branghton, qui sont survenus presqu'aussi-tôt, ont marqué la dernière épouvante à la vue des pistolets. Mon air égaré leur a fait craindre un événement tragique. Ils m'ont étourdie de leurs questions: j'ai satisfait de mon mieux leur curiosité; mais comme je n'étois guères en état de parler longtems, j'ai demandé une chaise à porteurs pour retourner au plus vîte chez moi.

Avant de quitter la maison, je leur ai instamment recommandé de veiller de près leur malheureux locataire, et d'écarter sur-tout soigneusement tout ce qui pourroit servir à exécuter le coup funeste qu'il méditoit. Le sort de cet infortuné absorbe actuellement toute mon attention. Si malheureusement il persiste dans l'horrible dessein qu'il a formé, on l'en empêchera difficile-

ment. Que ne puis-je approfondir la nature des maux auxquels il est livré ! que ne puis-je apporter quelque soulagement à ses souffrances ! Je suis sûre, Monsieur, que vous lui accorderez votre compassion. Que n'êtes-vous ici ! vous trouveriez peut-être le moyen de le faire revenir de l'erreur qui l'aveugle, et de verser dans son ame affligée un rayon de paix et de consolation.

LETTRE XXXIX.

La même au même.

Hier, les Branghton dînèrent tous ici. La conversation roula en grande partie sur l'aventure que je vous ai rapportée. M. Branghton exprima ses sentimens à l'égard du malheureux qui en fut l'objet, dans des termes qui méritent d'être rapportés.

Ma première idée, dit-il, étoit de mettre incessamment mon locataire à la porte; car si malheureurement il s'avisoit de se tuer dans ma maison, cet événement me causeroit un embarras infini. D'un autre côté, si je le laisse aller, je risque de perdre ce qu'il me doit; au lieu que s'il meurt dans ma maison, j'ai un droit exclusif sur sa succession, et j'aurai du moins de quoi me payer. J'avois déjà pensé précédemment à l'envoyer en prison : mais qu'y aurois-je gagné ? Il ne sait rien faire, et le peu de travail auquel on pourroit l'employer, n'auroit pas produit de quoi acquitter ma créance. J'ai donc cru devoir recourir à la voie de la douceur, je lui déclarai positivement l'autre jour, qu'il me falloit mon argent. Il me renvoya à la semaine prochaine; mais je lui donnai à entendre que je n'étois pas homme

à me laisser leurrer. Alors il me remit une bague qui vaut dix guinées. Il me dit que, pour tout au monde, il ne voudroit pas s'en défaire ; mais je me moque de ces balivernes, et je compte bien garder le bijou jusqu'à ce que je sois satisfait. Qui sait d'ailleurs, ajouta la cadette des Branghton, comment cette bague lui est venue ! — Sans doute ; mais n'importe, je pourrai toujours légitimer ma propriété.

Quels principes, mon cher Monsieur ! quelle façon de penser ! Et je dois vivre avec ces gens-là ! Je vous fais grace des propos qui suivirent, jamais je n'assistai à une conversation aussi révoltante. M. Smith vint heureusement l'interrompre. Celui-là du moins ne fit que m'ennuyer ; il nous conduisit à Hay-market, et je ne laissai pas que d'avoir du plaisir.

LETTRE XL.

La même au même.

JE fus encore députée hier matin chez M. Branghton, conjointement avec M. Dubois; nous étions chargés de lier une partie pour la soirée. J'apperçus, en entrant dans la boutique, mon malheureux Ecossois assis dans un coin, un livre à la main. Il me reconnut d'abord, car je le vis changer de visage. Je fis ma commission à M. Branghton, qui me répondit que miss Polly étoit dans la chambre d'en haut, mais que son frère et sa sœur étoient sortis. Je résolus de les attendre; je m'assis. L'étranger avoit la tête penchée sur son livre, mais j'observai très-distinctement que ses yeux étoient fixés sur moi. M. Dubois fit de son mieux pour nous entretenir dans son jargon

anglois jusqu'à l'arrivée des jeunes Branghton : ils parurent enfin. Ciel ! que je suis fatiguée, s'écria la Demoiselle en entrant, et aussi-tôt elle s'empara de la chaise dont je venois de me lever pour la recevoir. M. Branghton, fils, qui, apparemment, étoit aussi fort fatigué, fit la même politesse à M. Dubois : deux chaises et trois tabourets composoient tout l'ameublement de la boutique, et il n'en resta pas pour moi. M. Branghton ne jugeant pas à propos de se déranger, invita l'Ecossois à se lever, et lui cria : allons, M. Macartney, prêtez-nous votre tabouret.

J'étois indignée, et je crus venger en quelque façon l'injure qu'on lui faisoit, en lui rendant la chaise qu'il venoit de quitter. Je le remerciai de son attention, en l'assurant que je préférois de me tenir debout. Il n'osa

plus se rasseoir, et il me salua respectueusement, avec l'air d'un homme qui n'est pas accoutumé à recevoir un traitement aussi honnête. Cette légère marque de politesse de ma part envers cet infortuné devint un sujet de risée pour les Branghton, et, à l'exception de M. Dubois, tout le monde s'en moqua. Ainsi, pour couper court, je priai qu'on fît réponse au message de M[me] Duval, parce que j'étois pressée. Il s'éleva une dispute entre le jeune Branghton et sa sœur par rapport à l'endroit où nous irions.

Dans ce moment M. Smith revint au logis, et il alloit traverser la boutique sans s'arrêter, lorsqu'il m'y remarqua par hasard; il ne tarda pas à me complimenter et à me demander gracieusement des nouvelles de ma santé, en protestant que s'il avoit pu se douter de ma vi-

site, il auroit hâté son retour. On s'en remit à sa décision de la partie projettée. Il me demanda ce que je préférois, et me dit en même tems à l'oreille que je pouvois être sûre que mon choix détermineroit le sien.

Je m'excusai, et je lui fis sentir que n'avant aucune idée des spectacles de Londres, il étoit juste que j'attendisse le sentiment de ceux qui les connoissoient mieux que moi. On eut de la peine à adopter cette réflexion; cependant on recueillit les voix, après qu'on eut fait descendre miss Polly. Miss Branghton se décida pour le café de Saltero; son frère et sa sœur pour des spectacles obscurs que je n'ai jamais entendu nommer; M. Branghton, père, pour les jets d'eau de Sadler, et M. Smith pour le Vaux-hall. Après que tout le monde eut prononcé,

M. Smith me demanda ce qui me feroit le plus de plaisir. Comme M. Macartney n'étoit entré pour rien dans cette délibération, je résolus de lui faire une politesse, et de lui demander s'il ne vouloit pas être des nôtres. A ces mots ils partirent tous d'un éclat de rire immodéré, et moi, indignée de cette conduite, je dis à M. Dubois que s'il ne vouloit pas me suivre, j'appellerois une voiture pour me retirer seule. Il consentit d'abord à m'accompagner: à peine étions-nous à dix pas de la maison, que M. Smith vint nous joindre pour me faire ses excuses, en protestant que tout ce qui s'étoit passé n'étoit qu'une *plaisanterie*; que si je croyois avoir à me plaindre, il se chargeroit de ma satisfaction. Je le priai de ne pas s'en mettre en peine; mais je ne pus l'empêcher de me reconduire chez Mme Duval, qui fut

très-fâchée du mauvais succès de notre négociation. Peu après, un messager des Branghton vint nous informer qu'on s'étoit déterminé pour l'endroit qu'on appelle le *White-Conduit*. J'eus beau dire, il fallut être de la partie. Je prévoyois que je passerois une soirée désagréable, et mon attente ne fut que trop remplie. Je me trouvai dans une foule de gens bruyans et mal-élevés; en un mot, au milieu de la lie du peuple. Jugez combien je fus à mon aise! Malheureusement les personnes de ma société sembloient être parfaitement à leur place.

LETTRE XLI.

La même au même.

MALGRÉ tous mes efforts pour éviter la compagnie des Branghton, Mme Duval exige que je sois de

toutes leurs parties. Hier M. Smith proposa d'aller au Vaux-Hall. Il fut convenu que nous prendrions une barque. Une course sur la Tamise étoit une nouveauté pour moi : j'avoue que je fis le trajet avec un vrai plaisir. M. Smith s'attacha encore à me faire sa cour avec autant d'assiduité que de présomption : il m'excéda bientôt, et je m'en tins au seul M. Dubois ; il est honnête et respectueux, et je retire un double avantage de mes conversations avec lui ; je me débarrasse des autres personnages de cette société, en même tems que je fais plaisir à Mme Duval.

Le soupé fut servi dans une des premières loges, et nous nous mîmes à table vers dix heures : on trouva beaucoup à redire à chaque plat, et cependant on les vuida jusqu'au dernier morceau. La conversation roula,

pendant le repas, sur la cherté des vivres. Jugez combien elle fut intéressante. On demanda enfin le compte de la dépense, et nous nous levâmes. Les Demoiselles Branghton proposèrent de prendre l'air pendant que les hommes régleroient l'écot. Mme Duval ne voulut point s'exposer dans la foule sans cavalier, et je refusai également. Sans doute par la même raison, reprit miss Polly, en jettant un regard significatif sur M. Smith. Ce fut uniquement pour ne pas flatter la vanité de ce dernier, que je demandai à Mme Duval la permission de la quitter pour un instant: elle me l'accorda sans peine, et nous convînmes que nous la rejoindrions dans la salle. Les Dlles Branghton parloient si haut et avec des ris si immodérés, qu'elles attirèrent tous les regards sur nous. Il faudroit, dit l'aînée, que nous fissions un tour

dans les allées sombres. Je leur fis sentir l'irrégularité de ce projet, qui d'ailleurs nous exposoit à ne pas retrouver notre cotterie du reste de la soirée. Mes représentations furent inutiles, je me laissai entraîner machinalement, et nous nous engageâmes assez avant dans une longue allée foiblement éclairée. Nous étions presque arrivées au bout, quand nous fûmes acostées par une troupe de jeunes gens; leur démarche, leurs cris et leurs éclats de rire nous annoncèrent qu'ils étoient pris de vin: ils nous entourèrent de manière que nous ne pûmes ni avancer ni reculer. Les D[lles] Branghton poussèrent des cris, et j'étois excessivement effrayée; mais ces Messieurs se moquèrent de notre peur: l'un d'eux s'avisa de me prendre rudement par le bras, en me disant que j'étois une jolie petite créature. J'eus le

bonheur de me dégager d'entre ses mains, et je me sauvai en grande hâte pour rejoindre la compagnie que j'avois eu l'imprudence de quitter; mais avant que je pusse la rencontrer, je fus arrêtée par une autre troupe. Au nom du ciel, Messieurs, m'écriai-je, laissez-moi passer. A ces mots, l'un d'eux s'approcha brusquement de moi, en disant d'un ton de surprise : Ciel ! quelle voix ai-je entendue là ? Celle d'une de nos plus jolies actrices, répondit un autre. Non, repris-je, je ne suis point actrice : de grace ! laissez-moi. Par tout ce qu'il y a de sacré, continua le précédent, que je reconnus pour sir Clément Willoughby ; c'est elle-même. Oui, sir Willoughby, repliquai-je ; secourez-moi, je vous en prie, je meurs de frayeur. Messieurs, s'écria-t-il, en écartant

ceux qui me retenoient ; laissez cette Dame, elle mérite vos égards. Je lui donnai le bras, et nous nous en allâmes au milieu des acclamations de ses compagnons.

Dès que nous les eûmes perdus de vue, sir Clément n'eut rien de plus pressé que de demander de mes nouvelles. Honteuse et humiliée de ma situation, je gardai le silence. Il me pressa la main, en ajoutant d'un ton de voix passionné : O ! que ne t'ai-je rencontrée plutôt ! Choquée d'une licence à laquelle je m'attendois si peu, je m'arrachai de ses bras. Est-ce là, Monsieur, la protection que vous m'accordez ? Alors je remarquai ce que mon trouble m'avoit empêché d'observer plutôt : il m'avoit fait passer dans une autre allée aussi sombre que la première : Grand Dieu, m'écriai-je, où suis-je ? quel chemin prenez-vous ? Un chemin où

nous n'avons point de témoins à craindre. Indignée de ce propos, je refusai de le suivre davantage. Et pourquoi pas, mon ange, reprit-il? Je palpitai de colère, et le repoussai avec effort : Osez-vous me traiter avec une telle insolence! Insolence! répéta-t-il. Oui, Monsieur, c'est le mot qui vous convient. Vous me connoissez; je devois espérer votre appui, et vous osez vous permettre... Vous me confondez. —— Est-ce ici la place de miss Anville? —— dans ces allées sombres! —— sans être accompagnée! J'ai de la peine à en croire mes yeux. Je lui tournai le dos, et sans daigner lui répondre, je courus en diligence vers l'endroit du jardin où je voyois des lumières et du monde. Il me suivit d'abord sans dire mot; puis il reprit : Vous ne voulez donc pas m'expliquer ce mystère? Non, Monsieur. —— Ni

souffrir que je l'interprête moi-même. Il me fut impossible de soutenir plus longtemps cette conversation : je pleurai à chaudes larmes. Dans ce moment, il se jetta à mes pieds : O miss Anville ! la plus aimable des femmes, pardonnez-moi ; —— de grace, pardonnez si je me suis oublié : l'idée de vous avoir offensée me feroit mourir.——Que m'importe, pourvu que je retrouve mes amis, soyez sûr que jamais je ne vous reverrai, que je vous ai parlé pour la dernière fois. —— Qu'ai-je donc dit, qu'ai-je donc fait, ma très-chère Dame, pour mériter tant de colère ? --A quelle extrêmité me croyez-vous donc réduite ? Vous profitez de l'absence de mes amis pour m'insulter. —— Ah ! pouvez-vous me croire capable d'une pareille bassesse ! Je vous trouve dans une situation qui a lieu de me surprendre ; je vous de-

mande un mot d'explication, et vous avez la cruauté de me le refuser.—— Vous vous y êtes pris d'une façon qui ne devoit vous attirer que du mépris. —— Du mépris ! est-ce là le sentiment que j'inspire à miss Anville ? —— C'est le seul que vous méritez.——Eh ! tandis que vous savez, mon aimable amie, que je ne respire que pour vous, que personne ne vous adore aussi passionnément, aussi tendrement que moi ; pouvez-vous prendre plaisir à m'embarrasser, à me tourmenter de la sorte ?——Vous vous trompez, Monsieur ; vos embarras et vos tourmens sont purement imaginaires ; ils peuvent *m'offenser*, mais je suis loin d'y *prendre plaisir*. —— Hélas ! tant de fierté peut-elle s'allier avec tant de douceur ? Je ne répondis plus rien, et je continuai de marcher à grands pas pour sortir de l'allée. Sir Clément,

qui me suivoit de près, s'empara de ma main, et me supplia avec les plus vives instances de lui pardonner.

Lorsque je fus de retour dans la salle, et que je n'eus plus rien à craindre pour ma propre sûreté, mes inquiétudes se tournèrent vers les Demoiselles Branghton que j'avois laissées dans un danger manifeste. Cette réflexion l'emporta sur un reste de vanité, et je me déterminai à chercher au plus vîte ma société. J'apperçus bientôt Mme Duval et ses cavaliers ; sir Clément demeura stupéfait de me voir accompagnée de la sorte. On me demanda d'abord des nouvelles des Demoiselles Branghton. J'avouai que j'avois eu le malheur de les perdre dans l'une des grandes allées, où nous avions été insultées. M. Branghton me reprocha, dans les termes les plus

grossiers, l'imprudence que nous avions commise. Je priai son fils de voler au secours de ses sœurs; il n'y consentit que sur les ordres réitérés de son père, qui sortit avec lui. Après avoir salué Mme Duval, sir Clément renoua sa conversation avec moi : Vous n'êtes donc pas, Mademoiselle, avec les Mirvan? -- Non, Monsieur. —— Malheureux que je suis! je comptois me rendre à Howard Grove, et j'en ai déjà écrit au Capitaine; mais mon séjour n'y sera pas de longue durée. Resterez-vous quelque temps en ville? —— Je ne le crois pas? —— M'est-il permis de savoir où vous irez ensuite? —— Cela n'est pas décidé jusqu'ici. —— Ne retournez-vous pas chez les Mirvan? —— En vérité, je n'en sais rien.

Pour m'épargner la suite de cet interrogatoire, je liai conversa-

tion avec Mme Duval, et je réussis de cette manière à réduire sir Clément au silence. Bientôt après M. Branghton ramena sa fille cadette, qu'il avoit réussi à délivrer d'entre les mains d'une troupe de jeunes insolens : l'aînée, qui revint ensuite avec son frère, n'avoit pas été mieux traitée. Nous partîmes enfin : sir Clément voulut à toute force nous accompagner ; on eût dit qu'il prenoit à tâche d'augmenter ma confusion, par la surprise qu'il témoigna du quartier où l'on nous conduisoit.

Quelle fâcheuse et désagréable soirée ! La rencontre de sir Clément, ses discours et ses procédés vous déplairont comme à moi : heureuse encore si je puis engager Mme Duval à ne point le recevoir !

LETTRE LXII.

La même au même.

Depuis trois jours, Monsieur, nous menons un genre de vie tranquille et retiré. Le Vaux-hall a dégoûté Mme Duval des endroits publics; mais comme il lui est impossible de rester long temps chez elle, elle a résolu ce matin de dissiper *ses ennuis* par quelque partie de plaisir. Nous sommes sorties pour aller prendre les Branghton, et de-là nous devions nous rendre aux jardins de Marybone.

Une grosse ondée nous a surpris en chemin, et le tems sembloit être à la pluie pour toute la soirée. Rendues à Snow-Hill, j'ai retrouvé dans la boutique M. Macartney assis, un livre à la main, dans le même coin où je l'avois vu dernièrement; il me

paroissoit plus triste et plus abattu que jamais ; cependant j'ai cru remarquer que sa physionomie s'éclaircissoit un peu à notre arrivée. Je lui ai fait involontairement la première révérence ; il s'est levé, et m'a saluée avec une précipitation qui marquoit sa surprise et son trouble. Quelques minutes après, la famille est venue nous joindre : M. Smith étoit engagé en ville.

On délibéroit si nous sortirions malgré le mauvais temps. M. Branghton nous a conseillé de patienter encore, et, en attendant, de monter dans l'appartement. Son invitation a été acceptée, et je me préparois à le suivre, quand j'ai observé que M. Macartney, qui avoit fermé son livre, me fixoit avec une attention particulière. J'ai soupçonné qu'il désiroit me parler ; et pour lui en faciliter le moyen, je suis revenue

sur mes pas, après que tout le monde a été sorti de la boutique. J'espérois que cette démarche l'encourageroit à s'expliquer; mais elle n'a fait qu'augmenter son embarras; il se promenoit à grands pas en soupirant; enfin il s'est jetté dans un vieux fauteuil qui étoit là par hasard.

J'étois trop affectée pour soutenir la vue de son angoisse, et j'allois le quitter. Il m'a rappellée : Madame, au nom du ciel, m'a-t-il dit. Il s'est tû, et j'ai fait de mon mieux pour lui cacher le trouble dont j'étois moi-même agitée. Je me flattois qu'il en viendroit à une ouverture : j'étois sur le point de lui offrir ma bourse, si je n'avois craint de l'offenser. Comme il continuoit de garder le silence, j'ai pris sur moi de lui demander s'il souhaitoit me parler? —— Oui, je le souhaitois, mais je n'en ai pas la force. Une autre fois peut-être

peut-être quand vous serez plus calme. —— Une autre fois ! a-t-il repris d'un ton lamentable : Hélas ! l'avenir ne m'offre que misère et désespoir. —— Oh ! Monsieur, ne vous abandonnez pas à des idées accablantes. Si vous désespérez ainsi de vous-même, comment pourrois-je.—— Ah ! Madame, qui êtes-vous ? d'où venez-vous ? par quel hasard semblez-vous être devenue l'arbitre du sort d'un malheureux comme moi ? —— Veuille le ciel que je puisse vous être utile ! —— Vous le pouvez ! —— Dites-moi comment ? —— Eh bien, Madame, vous le saurez. La mort étoit l'unique ressource qui me restoit ; vous me l'avez enlevée, et j'ai acquis le droit de réclamer vos secours. —— Achevez, Monsieur, on va descendre, et vous n'avez plus de temps à perdre. —— Oui, Madame, pourriez-vous . . . voudriez-

vous : . . . mais je n'en doute pas . . .
O Dieu ! je n'ai pas le courage de lui dire . . .

J'ai pris ma bourse, et me suis approchée de lui : Monsieur, si en effet je puis vous servir, pourquoi me refuseriez-vous cette satisfaction ? Permettriez-vous... —— Ah ! Madame, votre voix est celle de l'humanité : depuis long-temps, Dieu le sait, je ne la connois plus.

Dans le même moment j'ai entendu le jeune Braughton qui m'appelloit. J'ai saisi ce prétexte pour me retirer : Que le ciel soit votre appui et votre consolateur ! ai-je dit ; et laissant tomber la bourse, j'ai gagné au plus vîte l'escalier.

Je vous connois trop, mon cher Monsieur, pour craindre que vous desapprouviez cette bonne action : je suis bien aise cependant de vous dire que je puis me passer de nouveaux

secours, ayant peu de dépense à faire, et vu que, d'ailleurs, je compte retourner bientôt à Howard-Grove. Je dis bientôt ! et j'oublie qu'à peine quinze jours sont expirés du long mois, pendant lequel je suis condamnée à languir ici.

Les Branghton ont beaucoup plaisanté du tête-à-tête que j'avois eu avec le *sot Ecossois* (c'est ainsi qu'on le nomme); mais j'étois trop émue pour faire attention à leurs sarcasmes. La partie de Marybone a été heureusement renvoyée à un autre jour, et nous sommes rentrées chez nous de fort bonne heure. J'ai laissé Mme Duval avec son fidèle compagnon, M. Dubois, et je me suis retirée dans ma chambre pour m'entretenir avec vous, le meilleur de mes amis. Voilà, Monsieur, une journée que je finis, avec un cœur bien content; j'ai contribué à soulager, au-

tant qu'il dépendoit de moi, un infortuné : que le ciel en soit béni ! J'espère qu'avec ce petit secours, le pauvre M. Macartney pourra acquitter ce qu'il doit à ses impitoyables hôtes.

LETTRE XLIII.

M. Villars à Evelina.

MOI ! vous desapprouver, ma chère Evelina, quand vous remplissez si bien votre devoir ! Non, mon enfant, j'en suis bien éloigné ; le trait d'humanité que vous me rapportez, fait l'éloge de votre cœur, et je rougirois de vous reconnoître pour ma fille si vous étiez moins sensible. En attendant, il n'est pas juste que vous souffriez de vos libéralités : acceptez le billet ci-joint comme une preuve du desir que j'ai d'appuyer vos bonnes intentions.

O ma chère Evelina ! si ma fortune égaloit votre inclination à faire du bien, avec quelle joie je la sacrifierois à soulager, par vos mains, l'honnête homme indigent ! mais ne regrettons pas les bornes que nous prescrivent nos facultés ; il suffit que nos bienfaits soient proportionnés à nos moyens : la différence du plus ou moins ne sauroit être d'un grand poids, dans la balance de la justice.

D'après ce que vous me dites du malheureux étranger, auquel vous vous intéressez si généreusement, je croirois presque que sa situation provient plutôt d'un manque de conduite que d'une infortune réelle. Si, en effet, il est aussi pauvre que les Branghton le prétendent, il devroit tâcher de rétablir ses affaires par une activité industrieuse, au lieu de perdre son temps à lire dans la bou-

tique de son créancier. La scène des pistolets m'a fait frissonner : j'ai été surpris de votre courage, et je l'ai admiré. Soyez toujours aussi intrépide, lorsqu'il s'agit de secourir : n'étouffez jamais la voix de la nature par timidité ou par scrupule. La douceur et la modestie sont, à la vérité, l'apanage de votre sexe ; mais dans les conjonctures pressantes, le courage et la fermeté n'en sont pas moins des vertus qui lui font honneur. Nous avons tous une même régle de conduite à suivre : mais nous n'avons pas tous des forces égales : l'essentiel est de faire ce qui est en notre pouvoir, nous sommes alors à l'abri des reproches.

Cependant il y a quelque chose de trop mystérieux dans tout ce que vous avez vu et entendu de cet homme, pour que je me permette de juger mal de son caractère, qui d'ail-

leurs ne m'est pas assez connu. Il faut toujours tâcher d'interprêter en bien les cas douteux : c'est un précepte fondé sur les liens de la société et sur les loix de l'humanité. Vous remarquerez également, ma chère Evelina, que vos recherches, au sujet de cet étranger, doivent avoir des bornes ; il y auroit de l'indiscrétion à les pousser trop loin.

Je ne saurois vous exprimer toute l'indignation que m'a inspirée la conduite de sir Clément Willoughby : son insolence et les soupçons odieux qu'il a osé former contre votre vertu, m'ont irrité à un degré de violence dont mes passions usées ne me paroissoient plus susceptibles. Il faut absolument rompre toute liaison avec lui : la douceur de votre caractère l'a flatté jusqu'ici d'une entière impunité ; mais sa conduite autorise, et même exige votre ressentiment :

ne balancez pas à lui défendre votre porte.

Je vois que les Branghton ne sauroient vous procurer des passe-temps agréables. O ma chère, un peu de patience ! Le jour même où ce mois expirera, j'enverrai madame Clinton à Londres pour vous ramener à Howard-Grove. j'espère que votre séjour chez Mme Miryan ne sera pas de longue durée ; car je suis dans la plus grande impatience de vous revoir et de vous embrasser.

LETTRE XLIV.

Évelina à M. Villars.

JE viens de recevoir, Monsieur, le présent gracieux que vous m'avez fait, et la lettre plus gracieuse encore dont il étoit accompagné. Jamais orpheline n'a été moins à plaindre que votre Evelina : privée depuis

mon enfance des deux premières consolations de la vie, ai-je jamais eu sujet de pleurer mes pertes ? Cette tendresse, cette indulgence, et ces soins qu'on attend de ses parens, m'ont-ils jamais manqué ? Ah ! que ne sont-ce là les seules raisons que j'ai eues pour donner des regrets à ceux dont je tiens le jour ? J'accepte, Monsieur, avec reconnoissance la marque généreuse de votre approbation ; et je m'appliquerai à l'employer d'une manière qui ne soit pas indigne de la confiance que vous me témoignez.

Vos doutes à l'égard de M. Macartney, m'embarrassent un peu. Il n'a pas l'air d'un homme devenu malheureux par sa faute ; mais avant que de quitter Londres, j'espère mieux connoître sa véritable situation ; et lorsque j'aurai des preuves plus certaines du mérite que je lui

suppose, je prendrai la liberté de le recommander à vos bontés.

Je suis prête à renoncer, autant qu'il dépendra de moi, à mes relations avec sir Clément Willoughby: mais, Monsieur, suis-je bien la maîtresse de lui *défendre ma porte*? Miss Mirvan me marque qu'il est arrivé à Howard Grove; qu'il a ramené la gaité dans le château, et qu'il est toujours l'ami du Capitaine. Quant à moi, j'ai passé tranquillement mon tems depuis la dernière lettre que je vous ai écrite. Un gros rhume a obligé Mme Duval à garder la chambre, et le mauvais tems m'a empêchée de voir les Branghton. Le fils est venu faire deux ou trois visites; il parle peu, sans faire presque la moindre attention à Mme Duval, et me regarde sans cesse en ricanant. Quelquefois il s'approche de moi, avec la mine d'un homme qui a un

secret important à me révéler, puis il s'arrête tout court, et me rit au nez. Oh! quelles gens! heureux le moment où je verrai arriver notre bonne Mme Clinton!

LETTRE XLV.

La même au même.

MR MACARTNEY m'envoie une lettre des plus intéressantes, et je vous l'adresse, mon cher Monsieur, persuadée que la lecture vous en fera plaisir. J'ai lieu, plus que jamais, de me réjouir de ce que j'ai fait pour cet étranger.

M. Macartney à miss Anville.

MADAME,

Permettez à l'infortuné que vous avez retenu sur le bord du précipice, de vous parler de sa recon-

noissance. Souffrez qu'il ose vous offrir ses très-humbles actions de graces, et vous demander pardon de l'effroi qu'il vous a causé.

La bonté avec laquelle vous vous êtes intéressée à ma situation, me donne lieu de croire que peut-être vous ne seriez point fâchée, Madame, d'être informée des motifs qui m'ont conduit au coup désesperé que votre présence a détourné, je dirois presque par un miracle. Je vous dois le récit de mes malheurs; mais comme les détails dans lesquels je vais entrer pourroient révéler des secrets importans, je vous supplie de les regarder comme sacrés, malgré la précaution que j'ai prise de ne nommer personne.

Je suis né en Ecosse, où j'ai été élevé par les soins d'une mère, Angloise d'origine, et qui n'avoit point de parens dans ma patrie. Je fus

l'objet de toute sa tendresse. Elle me disoit souvent que la vie retirée que nous menions, et notre éloignement de sa famille, provenoient d'une mélancolie invincible, dans laquelle l'avoit jettée la perte de mon père, mort subitement peu de tems avant ma naissance.

J'ai fait mes études à Aberdeen, où je me liai d'amitié avec un jeune homme fort riche ; liaison que j'envisageai comme le premier bonheur de ma vie, et qui devint pour moi une source de chagrins. Mon ami ayant fini ses études se mit à voyager. J'étois destiné à l'église, et je n'avois d'autre fortune que celle que je pouvois acquérir par mes talens ; je n'osai pas même former le projet de l'accompagner. Il est vrai qu'il se seroit fait un plaisir de me défrayer ; mais un pareil arrangement ne s'accommodoit guères

avec mes principes ; j'attachois trop de prix à l'amitié, pour en ravaler la dignité par des obligations pécuniaires.

Nous entretînmes, pendant deux ans, une correspondance suivie, dans laquelle nous nous confiâmes tous nos secrets. Mon ami ayant achevé ses courses, m'écrivit de Lyon qu'il alloit retourner en Angleterre, et me pressa de venir le joindre à Paris, où il se proposoit de faire quelque séjour. Le desir de le revoir après une si longue absence, m'engagea à solliciter le consentement de ma mère : elle eut l'indulgence de souscrire à ma demande ; elle fournit aux frais de mon voyage.

Le moment où j'embrassai cet ami fut le plus heureux de ma vie. Il m'introduisit dans plusieurs bonnes maisons ; et les six semaines que j'avois destinées à mon absence,

étoient écoulées sans que je m'en fusse apperçu. Je dois avouer cependant que la société de mon ami ne contribuoit pas seule à ma félicité; je fis la connoissance de la fille d'un Anglois de distinction, et je pris avec elle des engagemens dont je lui jurai mille fois l'éternelle durée. Elle sortoit du couvent, où elle avoit été mise fort jeune; et, quoique née en Angleterre, elle ne parloit pas même la langue de son pays. Sa figure et son caractère étoient également aimables; mais ce qui me la rendit sur-tout infiniment chère, ce fut la générosité avec laquelle elle s'offrit à renoncer en ma faveur aux plus belles espérances.

Le tems de mon départ étant arrivé, l'idée terrible de quitter l'objet de ma tendresse m'affligeoit nuit et jour. Je n'eus pas le courage d'informer son père de nos liaisons. Il

pouvoit se flatter raisonnablement de procurer à sa fille un établissement avantageux, et il n'auroit pas manqué de rejetter avec mépris l'offre de ma main. Je conservois un libre accès dans la maison : ma maîtresse y étoit confiée à la direction d'une vieille gouvernante, que j'avois réussi à mettre dans mes intérêts. Un jour son père rentra dans l'après-diné, au moment où nous y pensions le moins ; et c'est là l'époque de la misère à laquelle je n'ai plus cessé d'être en proie. Il avoit vraisemblablement écouté notre conversation ; car il se précipita dans la chambre en furieux. Honteux de mes complots clandestins, convaincu de mes torts, il me fallut endurer les reproches les plus insultans. A la fin pourtant, ses emportemens lassèrent ma patience. Je n'avois point affaire à un vieillard, mais à

un homme dans toute la vigueur de l'âge, et capable de me tenir tête. En vain sa fille implora sa clémence, en vain tâchai-je de réprimer ma colère pour le calmer : il continua ses reproches ; ma personne, ma patrie furent chargées d'opprobres et d'ignominie. Je ne pus plus contenir ma rage : nous nous battîmes, et je le blessai dangereusement. Il étoit impossible que cette aventure demeurât cachée. Je m'évadai, et j'en fis la confidence à mon ami. Vers minuit, la duègne vint me rapporter que son maître étoit en vie, et que l'évanouissement de sa jeune maîtresse n'avoit point eu de suites. Mon éloignement devint d'une nécessité absolue ; la duègne promit d'informer mon ami de la tournure que cette fâcheuse affaire pourroit prendre. Dans ces circonstances, je quittai Paris, et je revins

en Ecosse. J'aurois préféré de m'arrêter en chemin pour être plus à portée de recevoir les nouvelles qui m'intéressoient, mais le mauvais état de mes finances me priva de cette satisfaction.

Ma situation déplorable n'échappa point à la pénétration de ma mère. Je lui fis un récit fidèle de tout ce qui s'étoit passé. Elle m'écouta avec une émotion visible : je lui nommai les personnes, et son effroi augmenta ; enfin, quand j'arrivai à la catastrophe, quand je lui dis que j'avois renversé mon adversaire, elle s'écria : Ah ! mon fils, vous avez tué votre père ; et dans le même instant elle tomba sans connoissance à mes pieds. Je n'essayerai point, Madame, d'achever ce tableau cruel : un cœur tel que le votre me dispensera aisément d'une tâche aussi pénible. Dès que ma mère eut repris l'usage de

ses sens, elle me raconta des événemens qu'elle avoit espéré couvrir à jamais d'un voile impénétrable. Hélas! ce n'étoit point la mort qui lui avoit enlevé mon père. —Lié avec elle par les seuls engagemens de l'honneur, il l'avoit abandonnée. —Notre établissement en Ecosse n'étoit point l'effet du choix de ma mère. —Elle y avoit été reléguée par une famille justement irritée.

Je succombai sous le poids de ma misère, et je passai une semaine entière dans un délire perpétuel. Ma mère étoit encore plus à plaindre que moi : elle ne mit point de frein à sa douleur, se reprochant sans cesse le danger auquel sa trop grande réserve m'avoit exposé. Après bien des efforts je repris une assiette un peu plus tranquille. J'appris que je n'avois pas consommé l'horreur du parricide ; que mon père étoit en vie ;

que dès que sa guérison seroit achevée, il se proposoit de faire un voyage en Angleterre pour y conduire ma malheureuse sœur, qui devoit se retirer chez une de ses tantes. Je résolus aussi-tôt d'aller au devant d'eux à Londres, de révéler à mon père irrité le secret de cette terrible aventure, et de le convaincre par-là qu'il n'avoit plus rien à craindre du choix fatal de sa fille. Ma mère approuva ce dessein : je fis ma route de la manière la moins coûteuse. Je me logeai dans un petit réduit, que vous avez eu occasion de voir, Madame, et je me mis en pension chez mes hôtes. C'est ici que je languissois dans l'attente de ma *famille:* mes espérances furent trompées, et je compris que j'avois fait une nouvelle imprudence en quittant aussi brusquement l'Ecosse. Mon père étoit retombé malade après

avoir été guéri de sa blessure, et au bout de six semaines j'appris, par une lettre de mon ami, que le voyage avoit été différé pour quelque tems. Mes finances étoient presque épuisées, et je me vis obligé, malgré moi, de recourir encore à ma mère pour la prier de me donner des secours pour retourner en Ecosse. Hélas! la réponse que je reçus n'étoit point de sa main. —— Une Dame qui, pendant plusieurs années, avoit été sa compagne, m'écrivit que nous avions eu le malheur de la perdre.

Vous jugerez aisément de l'impression que devoient produire sur moi tant de malheurs accumulés sur ma tête.

La Dame dont je vous parle m'adressoit une lettre que ma mère avoit écrite pendant sa maladie à un de nos proches parens : elle y dépeignoit ma situation avec une

tendresse vraiment maternelle, et elle supplioit ce parent d'employer ses bons offices pour me procurer une place. Mais j'étois tellement abattu sous le poids de mes malheurs, que je laissai écouler plus de quinze jours sans penser à remettre la lettre à son adresse. J'y fus contraint par nécessité. Je me pourvus d'un habit de deuil, afin de paroître décemment : j'allois chercher mon parent, lorsque j'appris qu'il étoit à la campagne.

Dans cet état désespéré, mon orgueil, qui jusque-là s'étoit roidi contre l'adversité, commença à plier, et je me décidai à réclamer les secours de l'ami qui m'avoit offert mille fois ses services. Je les avois toujours rejettés, et même dans ma triste situation j'attendis encore une semaine entière avant que de me résoudre à lui envoyer une lettre. En-

fin, réduit à un dernier sol, harcelé de la manière la plus insolente par mes hôtes, mourant presque de faim, je cachetai ma lettre, et je sortis pour la mettre à la poste. Mais M. Branghton et son fils m'assaillirent dans leur boutique : ils m'insultèrent grossièrement, me menacèrent de la prison, si je ne les satisfaisois sur-le-champ. Leur dureté me perça le cœur ; je les priai de prendre patience jusqu'au lendemain, et je les quittai dans un accablement difficile à exprimer. Je réfléchis alors que ma lettre arriveroit trop tard pour me sauver de l'ignominie dont j'étois menacé ; je la déchirai, et à peine pus-je prendre sur moi de prolonger d'une minute ma déplorable existence.

Dans le désordre de mon esprit, je conçus l'horrible dessein de faire le métier de voleur de grand chemin ;

je retournai au logis pour travailler à l'exécution de ce projet ; je ramassai celles de mes nippes dont je pouvois me passer le plus aisément, je les vendis, et j'achetai une paire de pistolets, de la poudre et des balles. Mon intention n'étoit pas d'employer ces armes contre les passans que je me proposois d'attaquer ; je ne voulois m'en servir que pour les effrayer, ou même pour me délivrer d'une punition infamante, au cas que j'eusse le malheur d'être arrêté. Je voulois me procurer l'argent nécessaire pour payer M. Branghton, et pour retourner en Ecosse ; après quoi je me flattois de découvrir, par les papiers publics, les personnes que j'aurois dépouillées, et de leur restituer ce que je pourrois leur avoir pris.

Incapable de commettre une bassesse, je n'envisageois qu'en tremblant

blant l'exécution de mon projet ; je me soutenois à peine en rentrant chez moi : les Branghton ne s'apperçurent point de mon trouble.

Vous savez mieux que moi, Madame, ce qui s'est passé dans la suite. Mais pourrois-je jamais oublier ce moment, où, lorsque je disposois ces armes destinées à ravir le bien d'autrui, ou à me donner la mort, vous vous précipitâtes dans ma chambre pour retenir mon bras ? Vous me parûtes un ange descendu des cieux ! Mon désordre, et, s'il m'est permis de l'ajouter, la beauté éclatante de votre figure, contribuèrent à rendre l'illusion complette.

Maintenant, Mme, après m'être acquitté de la tâche qui m'étoit imposée envers vous, il m'en reste une à remplir qui me dédommagera de ce que la première a de pénible ; c'est de vous remercier, autant que

je le puis, de votre bienfait généreux : soyez sûre que j'en ferai un bon usage. Vous avez dessillé mes yeux ; je reconnois le faux orgueil qui m'a guidé jusqu'ici : à quel excès ne m'a-t-il pas conduit ? Je méprisois les secours d'un ami, tandis que j'étois résolu de recourir aux moyens les plus déshonorans pour en extorquer d'un inconnu, au risque de le réduire par-là à une situation aussi misérable que la mienne ; et dans le moment même où vous m'offrîtes vos bienfaits, quel combat cruel n'eus-je pas à soutenir avant que de me résoudre à les accepter ?

J'ai remis entre les mains de M. Branghton une bague que je tiens de ma mère ; ce bijou garantit le montant de ma dette. Le prêt que vous avez daigné me faire, suffira pour mon entretien, jusqu'à ce que

je reçoive des nouvelles de mon ami, auquel je viens d'écrire. Le parent que j'attends ici ne sauroit d'ailleurs différer long-tems son retour. Mais j'ai contracté avec vous une dette bien plus importante, et que je ne pourrai jamais acquitter. C'est par vous que j'ai repris l'usage de ma raison ; et si je demeure exposé aux revers, je saurai du moins les supporter en homme. Ah! mon éternelle reconnoissance ne peut que foiblement payer un tel service!

J'ai l'honneur d'être, etc.

J. MACARTNEY.

LETTRE XLVI.

La même au même.

J'AI à vous rendre compte, mon cher Monsieur, d'une aventure qui m'a occupée toute la nuit, et je me lève de grand matin pour vous en en-

tretenir. On étoit convenu hier que nous passerions la soirée dans les jardins de Marybone, où M. Torré, un célèbre étranger, devoit tirer un feu d'artifice. Nous arrivâmes des premiers, M. Branghton ayant déclaré qu'il vouloit bien voir pour son argent, et se dédommager de son mieux d'une dépense aussi frivole. J'attendis avec impatience le moment où la musique devoit commencer : on vint nous avertir que l'orchestre étoit prêt ; un certain M. Barthelemon joua un concert de violon avec autant d'habileté que de goût. Le feu d'artifice étant sur le point d'être exécuté, nous courûmes en avant pour nous assurer de bonnes places ; mais la foule étoit si grande, que M. Smith nous conseilla de demander un banc pour nous y tenir debout. Nous en fûmes effectivement pourvues, et nos Messieurs nous

quittèrent, en promettant de venir nous rejoindre dès que le tout seroit fini.

Le feu d'artifice étoit d'une grande beauté : il représentoit l'histoire d'Orphée et d'Eurydice ; mais à l'endroit où, par un regard fatal, ces deux amans sont de nouveau séparés, il se fit une si violente explosion, que nous descendîmes toutes du banc pour reculer de quelques pas, la quantité d'étincelles qui nous entouroient nous faisant craindre un accident.

Je m'étois malheureusement écartée un peu trop loin. Je me vis seule et abandonnée au milieu de la foule, je courus de tout côté sans savoir quel parti prendre. A tout moment j'étois accostée par quelque insolent, qui se croyoit autorisé par mon embarras à me tenir des propos doucereux ou ironiques. Je me réfugiai

vers deux Dames que je suppliai de m'accorder leur protection. Elles me reçurent avec un grand éclat de rire. Venez, me répondirent-elles, et elles prirent mes deux bras. Mais, Monsieur, je ne tardai pas à reconnoître dans quelles mains j'étois tombée ; les éclats de rire perpétuels de ces femmes, leur conversation, leurs manières, tout me prouva que je n'avois à attendre d'elles qu'insultes et deshonneur. Jugez de ma situation !

Je guettois le moment où je pourrois leur échapper. Mais, quelle fut ma consternation, quand j'apperçus milord Orville qui s'avançoit vers nous ! Je ne saurois vous exprimer tout ce que je sentis ; quand même j'aurois eu le malheur d'être tombée dans l'état de dégradation que mes compagnes pouvoient faire sonpçonner, je n'aurois pas éprouvé plus

de honte. Heureusement le Lord passa outre sans faire attention à nous : je crus cependant remarquer qu'il jetta un coup-d'œil de notre côté.

Quelques minutes après, j'entendis, à ma grande satisfaction, la voix de M. Branghton : Dieu soit loué ! m'écriai-je, voici quelqu'un de notre société ; et aussi-tôt je le joignis pour prendre son bras. Je remerciai les deux femmes de leur politesse, et leur fis entendre que je ne prétendois pas les incommoder davantage.

Dans le même moment, je rencontrai Mme Duval et les Demoiselles Branghton, qui toutes étoient fort curieuses de savoir ce que j'étois devenue : je leur promis que nous en parlerions une autre fois. Il m'importoit d'écarter ces deux femmes, qui continuèrent toujours à prêter une attention indiscrette à notre con-

versation : elles eurent même la hardiesse de nous proposer d'être des nôtres ; personne ne les refusa, et je n'osois rien dire. Il me fallut de nouveau consentir à m'associer avec elles. Comme si tout avoit conspiré à me couvrir de confusion, le hasard voulut que nous rencontrassions encore le lord Orville. — Cette fois-ci il m'apperçut. — Sa présence fut un coup de foudre pour moi : je n'avois pas le courage de le regarder en face ; il s'approcha, et nous nous arrêtâmes tous. Il eut la bonté de me saluer, et il me fixa d'une manière qui exprimoit assez sa surprise : je crus cependant lire dans ses yeux un certain *intérêt* qu'il sembloit prendre à ma situation, et cette idée est la seule consolation que j'aie eue dans cette désagréable soirée. Je n'ai point retenu ce que milord Orville me disoit, j'étois trop émue

pour l'écouter avec attention ; je sais seulement que je gardai le silence, et qu'après une courte pause il me quitta.

Je ne réussirai jamais, Monsieur, à vous peindre tout ce que je souffrois. Je suppliai Mme Duval de me tenir séparée du reste de la société, et de permettre que je demeurasse seule avec elle. Le Lord étoit encore trop près de nous pour que cette démarche eût pu lui échapper : il revint sur ses pas. Cette complaisance me dédommagea en grande partie des chagrins que j'avois essuyés ; elle me prouva, dans un homme du caractère réservé et tranquille d'Orville, que mon embarras lui faisoit quelque peine : c'est ainsi du moins que j'interprétai son retour.

Il m'en fit ses excuses avec une politesse à laquelle je ne suis plus habituée depuis long-tems : il me

demanda des nouvelles de Mm Mirvan et de sa famille. La conjecture flatteuse que j'avois formée me rendit le courage ; je lui répondis avec aisance. Notre conversation fut bientôt interrompue par un éclat de rire indécent de la part des Demoiselles Branghton : j'en rougis ; milord Orville leur lança un regard plein d'indignation, et ne dit plus rien.

Mme Duval, à qui les apparences en imposent si facilement, avoit pris jusqu'ici les deux femmes qui s'étoient mises de notre partie pour des personnes du bon ton ; elle commença cependant à concevoir de la défiance, et elle jugea à propos d'arrêter une loge pour y attendre M. Branghton. Nous y fûmes suivies par ces créatures hardies, et milord Orville me souhaita le bon soir d'un air de gravité qui me perça le cœur. Je n'eus pas la force de lui

répondre ; mais pour peu que ma physionomie ait été d'accord avec mes sentimens, elle devoit porter l'empreinte d'une profonde mélancolie. J'ai lieu de croire qu'il s'en est apperçu ; car il ajouta avec douceur : Si miss Anville daignoit me donner son adresse, je lui demanderois la permission de lui rendre mes devoirs avant que de quitter Londres. Je la lui donnai : il me fit une révérence, et s'en alla.

Que doit-il penser de cette aventure ? toutes les apparences sont encore contre moi. Avec un peu de présence d'esprit je lui aurois d'abord expliqué le mystère, je lui aurois avoué par quel étrange hasard je m'étois trouvée dans cette vilaine société : — mais je ne sais jamais ce que je fais.

Les deux malheureuses qui m'avoient tourmentée toute la soirée,

continuèrent à nous être fort à charge. Nous ne fûmes débarrassées d'elles qu'à l'arrivée de M. Branghton, qui, par ses manières polies, parvint bientôt à les chasser. Nous nous retirâmes peu après.

Quelles que soient les conjectures de milord Orville, elles ne sauroient manquer de tourner à mon desavantage. M'avoir trouvée avec des femmes de cette espèce, quelle honte ! Jusqu'ici j'ai toujours eu la vanité de souhaiter qu'il ne me vît point avec les Branghton et Mme Duval, et maintenant je me croirois trop heureuse de n'avoir pas paru devant lui en bien plus mauvaise société. — Joignez à cela ma demeure : quel concours de circonstances fâcheuses ! Mais je ne veux point vous fatiguer par les réflexions humiliantes qui se présentent en foule à mon esprit. Peut-être viendra-t-il me

faire

faire la visite qu'il m'a annoncée, et je saisirai sûrement cette occasion pour lui expliquer tout ce que mon aventure offre de choquant. Je suis confirmée plus que jamais dans la haute idée que j'ai toujours eue de son honnêteté et de sa délicatesse. Quelle différence entre sa conduite et celle d'un sir Clément Willoughby ! il avoit pour le moins autant de sujet que celui-ci de prendre mauvaise opinion de moi ; cependant avec quelle circonspection ne m'a-t-il pas traitée ?

Dans tous mes revers il m'est doux, mon cher Monsieur, d'être convaincue que votre tendresse et votre protection me restent toujours. Ah ! si ma plume pouvoit tracer la force de mes sentimens pour vous, avec quelle chaleur n'exprimerois-je pas mon devoument et ma reconnoissance !

LETTRE XLVII.

La même au même.

EXCÉDÉE d'ennui et de mauvaise humeur, incapable de toute application quelconque, je ne sus faire rien de mieux, après avoir fini ma lettre d'hier, que de regarder par la fenêtre; j'y attendois tranquillement l'instant où il plairoit à Mme Duval de m'appeller à son déjeûné, quand tout-à-coup l'apparition d'un équipage brillant me fit sortir de ma létargie; je vis en même tems milord Orville qui mit la tête à la portière, et je me retirai aussi-tôt; mais ce ne fut pas, je crois, sans avoir été remarquée : du moins la voiture tourna vers notre maison.

J'étois très-mal à mon aise; —— l'idée de recevoir seule le lord Or-

ville, —— la persuasion où j'étois qu'il ne venoit que chez moi, —— mon desir de lui expliquer la malheureuse aventure d'hier; la mortification que me donnoit ma situation actuelle; —— toutes ces réflexions se présentèrent à la fois à mon esprit, et me préparèrent mal à la visite qui m'arrivoit.

Je m'étois attendue que le Lord se feroit annoncer; mais la domestique, peu accoutumée au cérémonial, vint me dire qu'il y avoit en bas un grand Seigneur dont elle avoit oublié le nom, et qui demandoit à me parler: en même tems je vis entrer Milord lui-même.

Je reçus le Lord assez gauchement; le rôle que j'avois à jouer devant lui n'étoit ni aisé, ni brillant. Après les complimens d'usage, il me dit: Je m'estime heureux de trouver miss Anville chez elle; et,

ce qui m'est bien plus agréable encore, de pouvoir lui parler sans témoins. Je lui fis une révérence ; il m'entretint alors de Mme Mirvan, de mon séjour à Londres et de quelques autres sujets indifférens, qui me laissèrent heureusement le tems de me remettre ; après quoi il entama la conversation.

Je ne sais, dit-il, comment justifier la franchise avec laquelle je vais vous parler : —— mais, Madame, je me repose uniquement sur votre bonté ; elle m'excusera mieux que je ne pourrois le faire moi-même. —— Je lui répondis par une inclination de tête. —— Je serois au désespoir de passer pour indiscret, et cependant j'en cours les risques. —— Vous, indiscret ! non, Milord, la chose est impossible. —— Votre indulgence, Madame, m'inspire du courage, et je vais m'expliquer

sans détour. Il s'arrêta de nouveau : j'étois trop attentive pour penser à l'interrompre ; enfin il baissa les yeux, et d'une voix timide et entre-coupée il me dit : Ces Dames avec lesquelles je vous vis hier, les connoissiez-vous déjà, et vous êtes-vous jamais trouvée dans leur société ? —— Non, Milord, je les ai vues pour la première et la dernière fois. —— Il ajouta d'un ton très-affectueux : Pardonnez, Madame, ce que ma question peut avoir de trop brusque ; mais je ne savois trop comment amener cette matière ; je n'ai d'autre excuse à alléguer que mon estime pour Mme Mirvan, et l'intérêt sincère que je prends à votre propre bonheur. Malgré cela peut-être j'ai été trop loin. —— Je suis très-sensible, Milord, à l'honneur que vous me faites ; mais —— permettez-moi, Madame, de vous assurer qu'il n'est

pas dans mon caractère de m'ingérer à donner des avis. Je n'aurois point risqué de vous déplaire, si je n'avois été persuadé que vous pensez trop bien pour vous offenser sans raison. —— Non, Milord, je ne me crois point offensée ; mais je suis affligée de me voir dans une situation malheureuse, qui m'oblige à recourir à des explications également pénibles et humiliantes. ——Madame, c'est sur moi que doivent retomber tous vos chagrins, si j'ai pu vous en causer : je n'ai point cherché d'explication, puisque je n'avois point de doute. Miss Anville ne m'a pas compris, et elle se fait du tort à elle-même : souffrez que je vous dise à cœur ouvert dans quelle intention je suis venu ici.

J'avoue sans peine que j'ai été excessivement surpris de vous rencontrer hier au soir avec deux femmes,

qui assurément ne méritoient pas l'honneur de se trouver avec vous ; il ne me fut pas aisé de deviner par quel accident vous étiez tombée en aussi mauvaise société : cependant, malgré mon incertitude, je ne me suis point permis la moindre conjecture à votre desavantage ; j'étois sûr que vous n'aviez aucune idée du caractère de ces femmes, j'ai partagé les regrets que vous auriez lorsque vous les connoîtriez mieux. En attendant, je n'aurois point osé vous en parler avec tant de franchise, je ne vous aurois point entretenue de mon propre chef sur un sujet aussi délicat, si je ne savois que la crédulité est ordinairement compagne de l'innocence ; je craignois qu'on ne vous trompât. Un certain pressentiment auquel je n'étois pas le maître de résister, m'a pressé de vous avertir d'être sur vos gardes ; mais je ne me

pardonnerois point la liberté que j'a prise, si j'avois eu le malheur de vous faire de la peine.

L'orgueil que sa première question m'avoit inspiré, fit place à une émotion plus douce; et, pénétrée de reconnoissance, je lui racontai ingénûment de quelle manière je m'étois trouvée avec ces deux malheureuses. Il écouta mon récit avec une attention si obligeante, sembla y prendre tant d'intérêt, et me remercia dans des termes si polis, de ce qu'il appelloit ma condescendance, que je rougis presque de lever les yeux sur lui.

Peu de tems après, la servante vint me dire que le déjeûné m'attendoit dans la chambre de Mme Duval. Le Lord se leva aussi-tôt: » Je crains, dit-il, que ma visite n'ait » été trop longue; mais qui, à ma » place, auroit pu être moins indis-

cret » ? Puis, prenant ma main, et la pressant contre ses lèvres, il ajouta : « Miss Anville me permet-» elle de sceller ainsi ma paix » ? Et il se retira.

Généreux milord Orville, quelle conduite desintéressée ! quelle délicatesse dans ses procédés ! Il cherche à me donner de bons conseils, et il craint en même-tems de blesser ma sensibilité ! —— Dois-je regretter encore l'aventure de Marybone, puisqu'elle m'a valu une visite si agréable ? Eussé-je été mille fois plus humiliée, eussé-je essuyé des allarmes bien plus vives, une telle marque d'estime (car j'ose l'appeller ainsi) de la part de milord Orville, suffiroit pour compenser toutes mes peines.

Pendant le déjeûné, Mme Duval me demanda si j'étois dans l'intention de me marier, et elle ajouta que

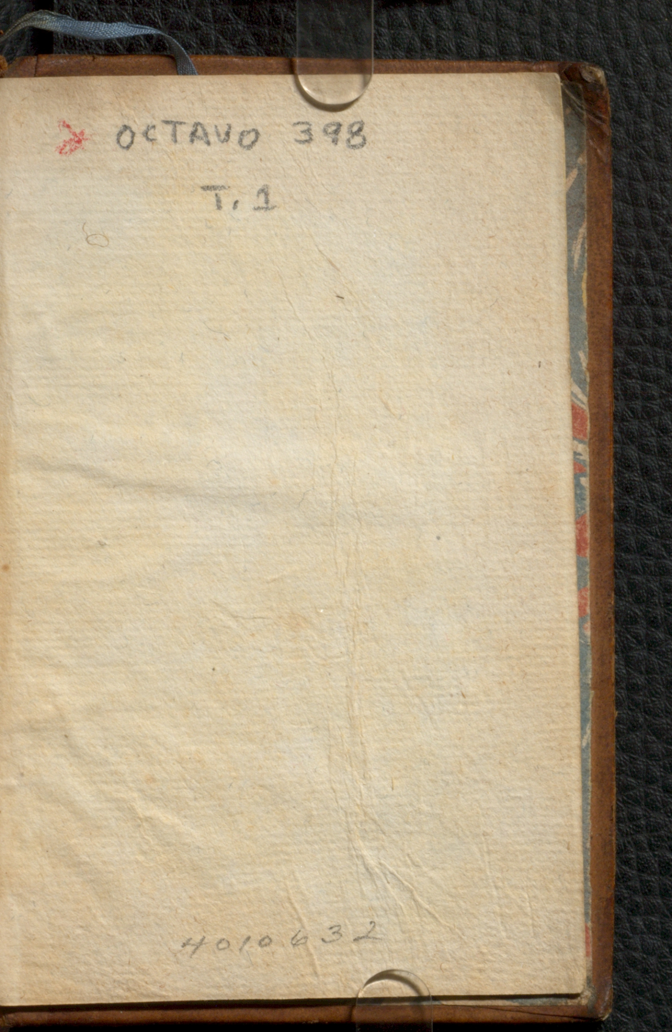
M. Branghton lui avoit proposé une alliance entre son fils et moi. Surprise et choquée d'une pareille ouverture, j'assurai Mme Duval, que si M. Branghton pensoit sérieusement à moi, il perdoit son tems. J'avois moi-même, repliqua-t-elle, d'autres vues pour vous; et c'est dans cette intention que j'espérois vous conduire à Paris : mais puisque ce projet rencontre tant de difficultés, il me semble que vous ne sauriez mieux faire que d'accepter le parti qui se présente aujourd'hui. Vous m'appartenez l'un et l'autre, je vous laisserai mon bien, et de cette façon je vous aurai pourvus tous deux. Je la suppliai de ne pas suivre un plan incompatible avec mes idées, puisqu'à mes yeux le jeune Branghton étoit un personnage très-ridicule: mais elle continua sans faire la moindre attention à ce que j'objectois, et

me recommanda, du ton le plus impérieux, de le laisser espérer, et me dit qu'il ne falloit ni accepter, ni rejetter son offre, jusqu'à ce qu'elle pût voir ce qu'il y auroit à faire pour moi.

Un autre sujet de mécontentement me vint de la part de M. Dubois, qui, à ma grande surprise, saisit dans l'après-dîné le moment où Mme Duval éoit absente, pour me glisser un billet, qui renfermoit une déclaration. Il y dit qu'il n'auroit jamais eu la présomption de me faire cet aveu, s'il n'avoit appris par Mme Duval qu'elle destinoit ma main au jeune Branghton, alliance dont l'idée lui paroissoit insoutenable. Il me supplie d'excuser sa témérité, me fait mille protestations d'un respect inviolable, et s'en remet, pour la décision de son sort, au tems et à ma générosité.

La démarche de M. Dubois me fait une vraie peine : j'avois si bonne opinion de lui ! Au reste, il ne me sera pas difficile de le rebuter. Mme Duval ne saura rien du billet ; elle n'en seroit pas trop contente, à ce que je crois.

Fin du Tome premier.


OCTAVO 398
T. 1
4010632





